Gustave et Aspaïs, ou Les victimes des préjugés de l'époque . Par T. Ginouvier

1983

GUSTAVE

ET

ASPAÏS.

IMPRIMERIE MOREAU, RUE MONTMARTRE, N°. 39.

GUSTAVE

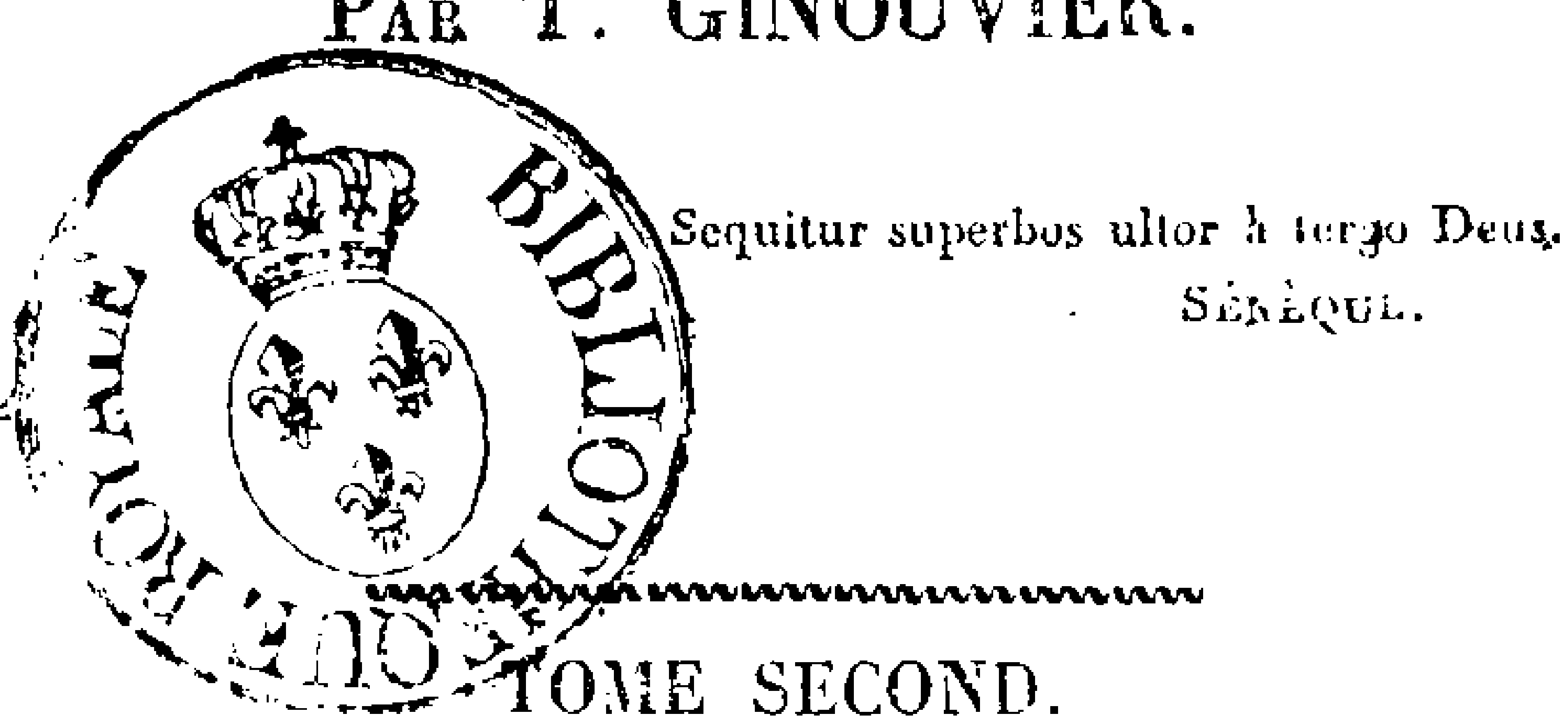
ET

ASPAÏS,

OU

LES VICTIMES DES PRÉJUGÉS DE L'ÉPOQUE.

PAR T. GINOUVIER.



Sequitur superbos ultor à tergo Deus.
SÉNÈQUE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { HESSE et Ce., rue Bourbon, F. S.-G., n°. 43.
PIGOREAU, place S.-Germ. l'Auxerr., n°. 20.

1826.

GUSTAVE

ET

ASPAÏS.

LETTRE XXVII.

Aspaïs a Laurence.

C'en est donc fait, je n'ai plus d'espérances; il me faut aller au loin sanctifier des feux, qui n'auraient jamais l'approbation paternelle; je serais long-temps errante, craintive, proscrite; jamais les embrassemens d'un père tendre viendront réjouir mon âme, jamais les caresses d'une mère ne calmeront l'agitation de mon cœur; au sortir des bras d'un époux, je n'aurais personne pour épurer mes émotions, pour les rendre plus douces. L'amour et ses délices ne sont point exempts de regrets; je chercherai en vain à reposer ma

passion, elle sera continuellement agitée; il la faudra plonger dans un océan de plaisir, pour la distraire de son trouble. Laurence, je suis trop à plaindre de ne pouvoir légitimer ma flamme : elle me paraîtrait doublement plus sacrée, mais en pourrait-elle être plus ardente : je la sens me maîtriser, m'entraîner, me rendre coupable en dépit de moi-même : dans la mélancolie où me jette l'abandon de ma famille, je retrouve Gustave, et je cesse de me plaindre; il dissipe les nuages sombres qui s'élèvent dans mon âme; ses empressemens et ses respects me tiennent lieu de la protection paternelle. Il est mon ami et mon sauveur; je me livre à lui par amour, par soumission et par reconnaissance; son cœur m'est acquis, sa vie m'est dévouée, son âme est la mienne; nous sommes unis à jamais, par tout ce que le ciel et la nature ont de plus fort et de plus respectable; il n'est aucune puissance humaine, aucune convenance sociale qui puisse nous séparer. Nous vivrons pour nous, pour les êtres qui naîtront de nous; l'amour et la vertu feront nos délices, et nous nous soucierons peu de la médisance et de l'envie.

Je ne suis pas tranquille ici; la blessure de Gustave me donne du chagrin, elle n'a rien de dangereux, mais elle le fait souffrir et retarde notre fuite. Nous craignons sans cesse d'être surpris par quelques émissaires de mon père; le bon Simon met la plus grande vigilance à éloigner leurs soupçons. Il n'a pas discontinué son travail accoutumé, et il n'en a pas moins fait l'impossible pour nous être utile. Son épouse est pleine de zèle, ils rivalisent ensemble à qui nous servira le mieux. Que l'on est heureux de trouver de temps en temps des personnes bonnes et obligeantes! la vie serait trop pénible s'il fallait la passer toute entière avec les méchans : on se console de leur grand nombre par la vue d'un être bon et sensible. Celui-ci rachète à lui seul tous les vices de ses semblables, et l'on aime les hommes en général par la certitude d'en rencontrer quelques-uns de vertueux. Simon et son épouse sont entièrement désintéressés; Montvald et moi, nous voulions leur donner des témoignages de notre satisfaction ; ils ont tout refusé. J'ai voulu ménager leur délicatesse; ils m'ont constamment opposé leur générosité. Il nous faudra em-

ployer la ruse pour nous acquitter envers eux. D'où leur vient cette élévation de sentimens? ce n'est pas sans doute de l'éducation, ils n'en reçurent jamais; c'est de la bonté de leur caractère, c'est de l'excellence de leur cœur: ils sont nés avec de la sensibilité, aucun alliage corrompu n'a altéré ce précieux don, ils en suivent les douces impressions, et ils ne peuvent cesser d'être bienfaisans et probes. L'éducation ne forme point le caractère des hommes, ainsi qu'un de nos sages modernes a voulu l'enseigner, mais elle les modifie en bien ou en mal, selon qu'elle est bonne ou mauvaise. Simon ne sera jamais qu'un paysan honnête, officieux et délicat; il eût été un bienfaiteur de l'humanité, un de l'Hospital, un Fénélon, si l'éducation que donne la fortune eût étendu ses dispositions naturelles. Cette digression, chère Laurence, est en réponse à celle de ta dernière, où tu attribues l'injustice de mon père aux vices de son éducation; je le pense comme toi, et me dis sans cesse : « mes enfans naîtront avec » d'heureuses qualités; celles de leur père » m'en répondent. Je les éleverai moi-même, » Montvald prendra soin de leur éducation, et il

» en fera des hommes semblables à lui, bons,
» généreux, sans préjugés, sans travers,
» n'ayant que des goûts et des passions loua-
» bles. »

On dirait, bonne amie, que je crains de te parler de mes véritables peines; je cherche à m'en distraire, et elles reviennent sans cesse: Montvald blessé et malade, voilà la pensée qui ne me laisse aucun repos; durant le jour elle m'importune, la nuit elle chasse le sommeil; si je m'assoupis un instant, des songes pénibles m'agitent; je m'éveille en sursaut, je cours vers la chambre de Montvald, je heurte légèrement à sa porte; on m'ouvre; Gustave dort-il? Se plaint-il de son mal? A-t-il reposé, et combien d'heures? En s'éveillant qu'a-t-il dit? Ce sont là les questions pleines d'inquiétudes que je fais aux personnes qui veillent auprès de lui. S'il m'arrive de trouver la porte entr'ouverte, je me glisse dans l'appartement, je marche sur la pointe des pieds, mon cœur palpite, je retiens mon haleine, j'approche, je suis près de son lit. Je le vois endormi, je sors satisfaite: la joie de le voir mieux le lendemain remplit l'intervalle jusqu'à une nouvelle visite.

J'ai fait part à Montvald de ta dernière démarche auprès de M. Dulinand, et de son mauvais succès; M. Duvillier qui est arrivé ce matin, nous l'a confirmé par ses discours. Montvald a prié le docteur d'écrire à un de ses amis, nommé M. Audémar, dont il nous parle assez souvent, et qu'il paraît estimer et aimer beaucoup ; je soupçonne cet ami d'être dans la confidence de mes liaisons avec Gustave ; je suis persuadée qu'il en est digne, une belle âme ne hante pas la fausseté et la perfidie ; leur amitié doit ressembler à la nôtre ; si le dévouement de M. Audémar égale le tien, nous sommes trop fortunés dans nos disgraces.

Ne crains rien, chère amie, la vertu ne nous abandonnera pas. Ton zèle sera toujours honorable ; tu veux contribuer par tes efforts à serrer le plus saint des nœuds, puisses-tu y réussir ! Ton Aspaïs n'aura plus qu'un regret, celui de ne pouvoir reconnaître tant de bienfaits.

La blessure de Gustave n'est point fermée encore, mais les soins du docteur l'ont beaucoup calmée. Nous partirons de la ferme lundi ou mardi prochain ; je t'en avertirai,

et t'apprendrai la route que nous devons tenir, afin que je puisse recevoir de tes lettres, dans les villes de passage. Depuis que le docteur approuve et favorise notre fuite, j'ai moins d'inquiétude : si je sens pour lui la tendresse et la déférence d'une fille; il a pour moi la sollicitude d'un véritable père. Il nous console, il nous guide; ses exhortations sont sages, sans austérité; et ses conseils prudens sans faiblesse; je l'estime, autant que Montvald, et pour tout dire, je le chéris autant que toi-même.

LETTRE XXVIII.

LE DOCTEUR A M. AUDÉMAR.

Les nouvelles se multiplient ; il faut vous les raconter pourtant ; j'en suis prié par Montvald, qui regrette de ne pouvoir vous écrire lui-même ; vous avez dû être en peine de lui, et certes vous eussiez eu raison, si vous aviez connu les événemens. Il y a eu victoire, surprise, blessure, fuite et espérance. Montvald, pressé par ses émotions, n'a pu se recueillir un instant, pour écrire à ses amis ; et maintenant il est blessé au bras droit, non de la main d'un loyal adversaire, mais de celle d'un lâche agresseur. Reprenons le récit de plus haut. Mlle. Dulinand a résisté aux ordres de son père, et s'est montrée insensible à l'extérieur élégant, et au babil aimable du chevalier de Vieuxnille. Elle a voulu jouir des transports de son ami, c'était le seul prix qu'elle exigeait de son dé-

vouement : ils se virent à l'allée des Marronniers. La vengeance de Vieuxnille avait posté près de ce lieu des gens armés pour enlever Aspaïs , peut-être pour châtier son amant; à peine sont-ils arrivés qu'on se jette sur eux. Montvald est intrépide. On le blesse au bras d'un coup de poignard. On entraîne Aspaïs désespérée, tremblante, craignant de rencontrer un père courroucé, qui deviendrait le meurtrier de sa fille. Mais le ciel veut qu'il soit parti depuis quelques instans pour Paris. Aspaïs redoute son retour, elle ne voit d'autre salut que dans la fuite, elle en fait les préparatifs. Un bon fermier, nommé Simon, est mis dans le secret, il favorise le départ, trompe les gardiens. On est réfugié dans la ferme. Montvald est averti, il s'y rend malgré sa blessure. Moi-même, instruit de tout, je me procure des passeports pour l'étranger, j'arrive auprès de nos jeunes amans, je calme leurs inquiétudes , je panse la blessure de Montvald, je le guéris presque, et nous sommes prêts à partir. Pour quel climat, me direz-vous? pour l'Angleterre; c'est moi qui l'ai choisi comme le seul pays qui puisse les mettre à couvert des poursuites de Dulinand; Ils pour-

ront au moins y légitimer leur amour. Je les y accompagne, j'y ai des connaissances, je leur serai utile. Ensuite nous écrirons à Dulinand, nous le ferons capituler : il ne résistera plus à la force des circonstances. Je me réjouirai de sa défaite : il y a du plaisir à vaincre l'opiniâtreté ! Que nous atteignions le rivage de l'Angleterre, que l'union de nos jeunes gens soit indissoluble, et je m'amuserai de la colère injuste d'un ami que j'estime, mais que je ne puis excuser en cette occasion. Ce furieux ne veut-il pas déposer, chez le procureur du Roi d'Amiens, une plainte en rapt contre Montvald; il en a malheureusement le pouvoir, mais en a-t-il le droit? C'est ce dont il sera question en temps et lieu.

P. S. Montvald vous écrira ces jours-ci, il vous écrira probablement de Calais, où nous devons séjourner quelques jours, à cause de sa convalescence qui dure encore. La pointe du poignard avait atteint le périoste d'un os de l'avant-bras, ce qui avait causé un engorgement et des douleurs vives; s'il n'y avait eu qu'une lésion des chairs, le mal eût été moindre et la guérison plus prompte; il faut donc ménager mon malade. Notre

voyage sera moins accéléré, mais dès qu'il n'y aura plus de risque de voir le mal empirer, nous prendrons la poste. Vous serez toujours instruit des lieux où nous séjournerons, vous pourrez nous y écrire ; de notre côté nous vous enverrons l'itinéraire de notre voyage et le journal de nos aventures.

LETTRE XXIX.

DE MONTVALD A AUDÉMAR.

Le bon Docteur vous a instruit, cher Audémar, des motifs qui m'ont empêché de vous écrire; il en a coûté à mon cœur de ne pouvoir se soulager dans votre sein; mais je vous ai épargné des chagrins, je ne dois plus avoir de regret, les événemens sont maintenant arrivés, vous n'avez dû que frémir en les apprenant; le plus fâcheux est celui de ma blessure, celui où nous avons été surpris et découverts; il a nécessité la fuite d'Aspaïs de chez son père, il m'a constitué ravisseur de mon amante; elle est mineure de vingt ans, je suis majeur de vingt-cinq, les lois me punissent; et M. Dulinand est homme à les invoquer. Ainsi mon bonheur et mon impunité se trouvent dans une fuite prompte. Toutefois la gravité de ma blessure retarde notre marche; nous partîmes de la ferme hier au

soir, à neuf heures, et nous ne sommes qu'à Doulens et il faut y séjourner : le Docteur l'exige ; malgré le mystère de notre départ, je crains qu'on ait suivi nos pas, je crains un sort contraire, un funeste hasard ; ah! si j'avais l'usage de mon bras, je pourrais me défendre, protéger Aspaïs, repousser mille satellites. Mon inquiétude redouble en voyant ma bien-aimée courir les mêmes dangers; si j'ai à craindre le crédit de M. Dulinand, elle a à redouter la colère paternelle. Nous demeurerons quelques jours à Lille. Je préfère allonger notre voyage, que de faire la route dans les transes ; nous pouvons compter sur nos hôtes, ce sont des amis du Docteur. Loin de toutes surprises, je puis me guérir, je vais mieux puisque je vous écris, mais je sens ma douleur recommencer et ma blessure se rouvrir. Le mouvement de la voiture me nuit. Les soins du Docteur et des personnes qui m'environnent remplissent mon âme de gratitude, les attentions d'Aspaïs la comblent d'une douce joie: cette fille angélique est sans cesse à mes côtés, je souffre moins lorsqu'elle est là : mes douleurs s'apaisent; elles sont enchantées par le plaisir de la voir s'in-

téressant à moi, ne parlant que de moi, ses regards inquiets se fixent sur mon bras, puis sur mes yeux; elle cherche à y lire le dégré de ma souffrance, je m'efforce de le cacher; quelquefois mes soins sont trahis par un gémissement étouffé, ou par un léger signe de douleur; alors elle se précipite vers moi, elle approche sa bouche de la mienne, elle me demande avec un son de voix si touchant ce qu'il faut faire pour me soulager; et elle ne pense pas qu'elle me tue : mes sens se révoltent, mon cœur est oppressé, je respire à peine.... Mais son haleine a tout le parfum de l'innocence; si elle souffle dans mon âme les feux de l'amour, elle y porte un saint respect qui les attiédit; je tremble de désirs, mais j'ai la force de repousser Aspaïs, je la supplie de modérer ses alarmes.... O fille séduisante, mon mal est moins dans ma blessure que dans mon cœur, ménage l'un si tu veux soulager l'autre; épargne-moi des émotions trop délirantes, épargne-moi des combats trop pénibles. Un instant d'oubli peut effacer une année de sagesse : qui nous délivrerait de nos remords après la jouissance; elle est passagère et ils sont éternels. Au-

démar, fortifie-moi encore dans ma vertu; celle d'Aspaïs est ma sauve-garde, mais à présent elle devient un piège; pour l'éviter, qu'il me faut de prudence, de fermeté et de courage! Pourrai-je y suffire, à mon âge, avec mon ardeur, avec ma passion? je vois l'étendue du péril, j'en frémis, et je dois en fuir l'atteinte: c'est un prodige de raison que j'appelle à mon secours, c'est ma gloire, mon honneur, qui me sauveront de mon égarement: je dois tout à Aspaïs, pour prix de son dévouement, irai-je flétrir sa chasteté; elle est en mon pouvoir, sans défiance et sans trouble, je n'attenterai pas à cette sécurité, je ne violerai pas ma foi; je veux mériter Aspaïs par des respects, jamais par des profanations. C'est la candeur aimant avec innocence: elle ne soupçonne pas le danger où elle s'expose, ni mes craintes, ni mes désirs; irai-je corrompre une vertu si pure? Serai-je assez vil pour en nourrir la pensée? Si mes sens s'élèvent en tumulte, ma raison, étrangère à leur révolte, les calme et les apaise; mon esprit n'applaudit jamais aux murmures du cœur; il l'en punit au contraire par de longs reproches. Adieu, bon ami, réponds-

moi, soutiens moi, je te place dans ta sphère ; prêcher la vertu est ton fait, comme en donner l'exemple fut le soin de ta vie entière.

LETTRE XXX.

AUDÉMAR A MONTVALD.

Ce que je prévoyais se réalise; l'excès de votre passion devait vous égarer et vous perdre peut-être. L'exil est maintenant le fruit de votre amour; je vous plains, ami, et ne vous accuse pas; vous n'avez pu maîtriser votre inclination, vous n'avez pu modérer celle de votre amante; elles vous entraînent l'un et l'autre dans l'abîme; vous allez y tomber si un effort prodigieux de sagesse ne vous retient. Je le vois, la vertu doit lutter contre la nature; si elle triomphe, elle sortira plus resplendissante d'un combat inégal. J'ai lu avec plaisir les réflexions qu'elle vous suggère; vos principes sont beaux et élevés, vous les avez pratiqués au moment du danger; aucune de vos actions ne les a démentis. Je vous en félicite autant pour votre honneur que pour votre repos; soyez toujours le même

et vous n'aurez jamais à rougir ni à vous plaindre. Aspaïs s'est mise à votre discrétion, vous pouvez égarer sa pudeur; votre ascendant sur elle est immense, vous pouvez en abuser; mais dans l'intérêt de votre amour, craignez de l'entreprendre : celle que vous appelez le modèle de toutes les perfections ne serait plus qu'un objet de mépris et de dégoût. Quand même vous l'aimeriez encore, voudriez-vous faire votre épouse d'une fille sans vertu? pourriez-vous estimer celle qui n'a pu se respecter, celle dont l'impétuosité des sens a brisé l'honneur, qui a tout oublié, tout méprisé pour se satisfaire; la femme qui a une fois placé ses plaisirs au-dessus de ses devoirs, ne peut plus changer de conduite, ni d'opinion. Elle le peut encore moins étant jeune et belle : à chaque instant les tentations la subjuguent, les séductions l'éblouissent, et de l'amant heureux qu'elle fit, elle en fait un époux infortuné.

Mlle. Dulinand, il est vrai, vous aime avec tendresse, sa faute aurait une excuse, mais vous aimera-t-elle toujours également? et en cessant de vous aimer, renoncera-t-elle à sa première facilité? Elle l'exercerait peut-être

en faveur d'un autre qu'elle viendrait à chérir, je ne dis pas que cela fut, mais je soutiens que cela pourrait être. Quand il y a des antécédens qui déposent contre la vertu d'une femme, il est sage de la refuser pour épouse. Sans l'estime, je ne m'embarquerai pas avec l'hymen; car, je ne me sentirai pas exempt d'alarmes, même en l'absence du péril. On doit quitter par prudence, ce qu'on ne peut garder sans crainte; une prévoyance raisonnée augmente beaucoup plus que la folle inconstance le nombre des filles délaissées : si Ariane n'eût pas prodigué ses faveurs à l'heureux Thésée, elle n'eût pas été abandonnée sur le rocher de Naxos, elle eût été reine d'Athènes.

Puisque votre bonheur tient à la possession de Mlle. Dulinand, ne faites rien pour vous en désanchanter; respectez-là beaucoup pour l'aimer toujours. Jusqu'à ce que la religion et les lois aient émancipé votre amour, il faut la chérir en amante, et la respecter en fille vertueuse.

Je vous prie d'assurer Mlle. Dulinand de ma haute estime; dites-lui bien que sa dernière conduite n'a rien de blâmable, étant

justifiée par la crainte d'un grand péril, et par l'horreur d'un grand crime. Son amour est légitime dès qu'il est délicat et pur; son abandon est excusable dès qu'il est un besoin. Sa résolution est celle d'une femme honnête et sage : elle a fui le toit paternel pour ne point souiller la couche nuptiale ; elle a désobéi à son père pour n'être pas coupable ; aimant trop de Montvald, elle ne pouvait être fidèle à de Vieuxnille ; et elle a préféré être fille rebelle qu'épouse adultère. Ainsi la vertu et l'amour s'accordent pour applaudir à ses démarches.

J'augure bien de votre voyage ; vous allez vous embarquer à Ostende, vous serez dans quelques jours en Angleterre. Duvilliers est votre mentor, il saura vous faire éviter tous les pièges. Il est, en outre, votre Esculape ; il ne manquera pas de vous guérir. Que j'aime ce bon Docteur, il vous soigne, il vous accompagne, il est votre père ! je suis pourtant jaloux de tout ce qu'il fait pour vous, parce que je ne puis en faire autant, et que je crains de le voir s'emparer de toute votre amitié ; mais vous ne pouvez oublier que s'il la mérite par ses actions j'en suis digne par mes vœux.

P. S. J'ai vu votre père, il a été affligé de votre blessure; je l'ai rassuré ; je lui ai parlé de ce qu'il appelle vos fredaines. Il ma dit : « Laissons-le faire, il est jeune; après tout c'est » une fille perdue, et la fille d'un ennemi. » Ces propos légers sont d'un homme vieilli dans les combats, qui ne se connaît guère en grands sentimens, mais qui, au fond, est meilleur qu'il ne veut paraître.

LETTRE XXXI.

Aspaïs a Laurence.

Nous avons quitté la ferme, le bon Simon et sa femme ; nous avons traversé l'épaisseur du bois par des sentiers connus de James. Une voiture, achetée par le Docteur, nous attendait sur la route de Lille. Elle était attelée de deux bons chevaux appartenant à Gustave. Nous sommes arrivés à Lille depuis dix jours. Notre voyage a été heureux, il a même été exempt de crainte et de chagrin : Gustave ne se plaignait pas de son mal, le Docteur égayait la conversation. Pour la première fois je ne me suis point ennuyée en voyage ; Montvald avait toute sa gaîté philosophique : son organe flatteur enchante mes oreilles, son accens me pénètre l'âme ; ses discours sont empreints d'une aimable sagesse. Il donne à tout ce qu'il dit un tour heureux, une expression vive ; tout se ressent de la fraîcheur

de son imagination et de la bonté de son cœur. Il juge suivant ses impressions, et n'embrasse aucun système. Il a des opinions, il les expose avec clarté et sans prétention; et il est le premier à les combattre sitôt qu'il les reconnaît fausses. C'est alors que brillent son esprit et son jugement, qu'il examine la question sous toutes ses formes, et qu'il en donne une solution vraie ou du moins toujours probable. Jamais de subtilités, jamais d'emportemens, il discute et ne dispute pas : je suis certaine qu'avec l'homme passionné, il doit garder le silence. Indulgent par caractère, il doit le plaindre et chercher à le calmer. Avec le Docteur qui n'est un peu homme à système que pour sacrifier au défaut de son état, Montvald se montre ferme dans ses principes, serré dans ses raisonnemens; il prouve, il entraîne, il convainct. Leur discussion s'ouvre ordinairement par une opposition extrême d'idées et de sentimens, et se ferme toujours par un accord parfait et un entier rapprochement. Ils se sont éclairés pour s'entendre; du feu de leur discussion ont jailli mille étincelles, qui font le charme et l'instruction de ceux qui les écoutent. Je ne suis qu'une

femme, et presque encore qu'un enfant, et je me plais à les entendre, à suivre l'exercice de leur raison, à recueillir le fruit de leur savoir. Je trouve que la philosophie exempte de pédantisme, est une excellente chose, et je goûte tellement ses préceptes que je vais jusqu'à me croire philosophe aussi. Mais une fille philosophe, et une fille de dix-huit ans, passionnément éprise d'un jeune homme, avec qui elle fuit les regards d'un père; il y a là de quoi faire crier à la honte et au déshonneur par toute la gente dévote et hypocrite; mais toi, Laurence, qui n'appartiens pas à cette caste dégradée, qui connais la solidité de ma religion, l'excellence de mes principes, et la pureté de mon âme, tu ne craints rien pour ma vertu, tu sais qu'elle est invulnérable, et surtout qu'elle n'est exposée à aucun outrage avec de Montvald, avec un ami et un protecteur.

Gustave conserva sa gaîté jusqu'à ce qu'un accident vint la troubler au moment de l'arrivée devant la maison de M. Auffret, ami du Docteur, chez qui nous sommes descendus; un fort cahotement de la voiture donna une secousse violente au bras de Gustave, et une

irritation à sa blessure; il était pâle en entrant dans la maison, j'en étais alarmée; le Docteur défit l'appareil, la plaie avait saigné. On fit coucher mon ami, on le pansa; je veillais auprès de lui. Lorsqu'il paraissait souffrir je m'en approchais. Il était soulagé par ma présence, et il me repoussait encore; avec douceur à la vérité, mais il me repoussait.... D'où vient cela, Laurence? est-ce que je l'importunerais...? Se défierait-il de son honnêteté? mais cette défiance me serait injurieuse, elle m'accuserait de lui tendre un piège, de faire naître l'occasion; et Dieu m'est témoin que je n'en avais pas même la pensée! Peut-être trop d'émotion peut lui nuire...; il vaut mieux m'arrêter à cette dernière idée, les autres me seraient insupportables. Oui, la satisfaction vive de me sentir si près, peut lui faire éprouver ce que j'éprouve moi-même; je me sens oppressée, mon cœur palpite, je suis troublée, une joie pénétrante m'agite; mais je ne suis pas malade, moi, je puis supporter l'excès de cette ivresse; lui est faible, il ne peut l'endurer; c'est pour se guérir qu'il me repousse, sa blessure pourrait se rouvrir; il m'éloigne par prudence.

Il va pourtant mieux depuis deux jours, et si bien que nous pouvons nous remettre en route demain matin pour Valenciennes ; nous serons plus tranquilles une fois que nous aurons franchi cette dernière barrière. Nous séjournerons quelques temps à Liège pour y rétablir entièrement Gustave. Nous avons, comme tu le vois, demeuré onze jours à Lille. Nos hôtes sont de fort honnêtes gens : M. Auffret est un ancien fournisseur de l'armée d'Italie ; on dit de ses collègues qu'ils volent souvent les malheureux soldats, qu'ils établissent leur fortune sur les privations des défenseurs de la patrie. Mais celui-ci ne ressemble pas aux gens de sa profession, car il n'est pas riche, et ne fut jamais dissipateur ; ses économies lui ont valu une honnête aisance. Je n'aurais pu me souffrir dans sa maison et me voir à sa table, si j'avais eu l'idée que l'une était ornée, et l'autre couverte du fruit de ces honteux larcins, ou avait coûté des larmes de désespoir à la bravoure. M. Auffret est un exemple de probité exacte, il prouve à lui seul que la vertu sied bien à tous les états, et qu'elle relève et honore les plus décrédités. Son épouse est une de ces personnes

bonnes par caractère, qui semblent encore douter de la perversité humaine; elle ne suppose pas le mal, elle ne pense qu'à l'excuser. La bienfaisance est son occupation principale; aussi est-elle vénérée et chérie par les pauvres et par tous les malheureux de Lille et des environs. Durant mon séjour ici, je me suis associée, autant que mon *incognito* le permit, à plusieurs de ses devoirs de charité, et j'en ai eu ma récompense: on me connaissait déjà trop; partout sur mon passage, on m'appelait la bonne demoiselle. Ils sont bien à plaindre les cœurs durs et inhumains: ils ne connaissent pas les douces émotions du bienfait, ils se renferment dans un égoïsme désespérant; leur existence est dépourvue de tout souvenir consolant, et ils s'approchent de la mort avec le regret de l'avoir rendue affreuse. Mais c'est assez moraliser, dogmatiser, philosopher. Tu vois, que je sais mettre à profit les leçons du docteur et de Gustave. Adieu, bonne Laurence; ton époux ne doit pas tarder à revenir, je te prie de lui faire part de nos infortunes.

LETTRE XXXII.

Mme. Dulinand a Mme. d'Orneuil.

Madame, apaisez les terreurs d'une mère éplorée, malheureuse de sa tendresse, malheureuse de son devoir, et aujourd'hui en proie aux plus vives inquiétudes : voulant défendre sa fille contre les fureurs d'un époux, elle ne sait où la trouver. Vous êtes la confidente d'Aspaïs, où est-elle? avec Montvald, sans doute; mais en quel lieu ? ne puis-je détourner le coup qui les menace! J'ai vu sans peine la fuite de ma fille, elle était nécessaire; mais j'ai vu avec amertume sa défiance envers moi : Aspaïs s'est éloignée de mes bras sans m'en prévenir, sans me dire où elle allait. Ma conduite mystérieuse et sévère l'a rendue circonspecte; mais ne devait-elle pas mieux sentir ma position, et mieux penser de sa mère. Je lui pardonne pourtant; je lui sais même gré de s'être placée sous la protec-

tion d'un homme vertueux que ma tendresse lui destinait pour époux. Maintenant que les événemens ne peuvent se changer, je dois suivre mon penchant, puisqu'il s'accorde avec l'honneur de ma famille et le bonheur de mon enfant. Je ne compose jamais avec mes obligations, je m'en acquitte scrupuleusement, et je m'y conforme avec charme en les sentant en harmonie avec les vœux de mon cœur.

Cependant mon époux est exaspéré, il fait poursuivre ces amans fugitifs; il n'oublie aucun soin pour découvrir leur retraite. Je n'ai pu modérer sa rage, il veut l'épuiser contre sa famille, sacrifier Aspaïs, affliger sa mère, punir Montvald; son ambition veut pour trophée notre désespoir et nos larmes. Le perfide Vieuxnille l'encourage dans ses projets, et le seconde dans leur exécution. Ainsi la puissance s'allie avec l'injustice pour la perte de mon enfant. Informée de ce noir complot, j'oublie qu'un époux en est complice; j'ai à sauver d'autres objets de mes affections. L'âme sensible se dévoue à tout ce qui lui est cher; mais parmi ses attachemens, elle prend toujours le parti du faible

contre le puissant, de l'opprimé contre l'oppresseur. Ma fille est en danger, je viens la secourir ; si elle perd son ami, elle meurt ; je dois sauver cet ami; c'est lui que l'on cherche, c'est contre lui que des mandats d'arrêts ont été obtenus et lancés, et quelque route qu'il prenne, s'il ne se déguise avec sa compagne, ils sont perdus l'un et l'autre. O ma chère madame d'Orneuil, vous connaissez leur asile; veuillez les instruire au plus tôt du danger qui les menace ; c'est une mère alarmée qui vous en prie ; on les cherche, on ne se lasse pas ; un instant peut les sauver comme les perdre.

TROISIÈME PARTIE.

BILLET

DE LAURENCE AUX DEUX AMANS.

Vous êtes dans la sécurité, mes bons amis, et le danger est sur vos pas. Je reçois à l'instant une lettre de madame Dulinand; je me hâte de vous la transmettre, lisez-là, et prévenez toute surprise : si toutefois vous avez les moyens et la prudence nécessaires pour vous mettre à couvert de vos ennemis, la lettre que je vous envoie vous sera agréable : vous y verrez une mère bonne et sensible, qui sait accorder son cœur avec ses devoirs. Son appui vous est d'un grand secours. Cependant que la joie ne vous fasse pas oublier votre salut. Consultez-vous avec le bon Docteur et vos

excellens hôtes, pour prendre toutes les précautions imaginables. Je suis de l'avis d'un déguisement, car vous devez être parfaitement signalés. Mille baisers à mes chers proscrits.

LETTRE Ire.

Aspaïs a sa mère Mme. Dulinand.

Bonne maman, vous m'aimez donc encore; je suis donc encore votre chère fille; mes fautes ne vous déplaisent pas; je puis espérer d'épancher mon cœur dans le vôtre, de réclamer les secours de votre expérience, de légitimer toutes mes actions. Mon Dieu ! que je ressens de joie! Je vous retrouve enfin, mère chérie; vous voulez mon bonheur, vous faites des vœux pour Gustave. Ah! il les mérite bien; il est si bon, si vertueux; il est mon appui, mon défenseur; aimez-le, maman; protégez-le contre l'inimitié de mon père. Il a été touché jusqu'aux larmes de votre sollicitude pour lui; s'il pouvait écrire, s'il n'était blessé, il vous marquerait lui-même sa reconnaissance et ses respects. Mme. d'Orneuil nous a transmis de suite votre lettre. Que vous êtes bonne! que nous vous remercions de vos avis!

C'en est donc fait, mon impitoyable père a dénoncé à la justice mon digne époux ; il le fait poursuivre comme un criminel, il veut lui ravir sa liberté, le plonger dans un cachot ; il veut m'arracher à mon Gustave, à la moitié de moi-même, me faire mourir dans les tourmens. Quel est donc sa cruauté ? ne pourrez-vous jamais le fléchir ? Votre douceur amollirait la férocité des tigres, sera-t-elle impuissante contre les fureurs d'un époux ? Mon père qui souriait à mon enfance, qui prenait plaisir à mes caresses, ne peut-il plus s'attendrir ? A-t-il fermé son âme aux délices pures de l'amour paternel ? Hélas, il me repousse de son sein, il veut, pour m'y rappeler, que je sois parjure et criminelle..... Mais j'ai trop de mal à accuser amèrement celui dont je tiens la vie, malgré qu'il veuille aujourd'hui me l'arracher.

Bonne maman, je vous serai rendue, encore digne de vous : Gustave est toujours le même, toujours soumis, tendre, respectueux, et ma vertu se fortifie dans mon égarement. Nous n'avons à rougir de rien, pas même d'une pensée : notre amour est trop pur, il vit avec l'honnêteté, et s'alimente d'espérance.

Vous aurez meilleure opinion de moi, me voyant sortir victorieuse du milieu des tentations; et moi-même, je me respecterai davantage avec la conscience d'un mérite à toute épreuve. Si la vertu se complaît dans les souvenirs, comme le crime se contriste dans les remords, je vivrai sans trouble en présence du passé; mes émotions seront douces, parce qu'elles auront été pures; la médisance impuissante à m'atteindre, me laissera le courage de mépriser la calomnie. Honorée à mes propres yeux, l'envie pourra s'épuiser en propos malins : l'estime de maman, de mon époux, et de moi-même me rendront trop respectable.

Je pourrais me dispenser de ces réflexions en parlant à une mère qui connaît le cœur de sa fille; mais il m'arrive souvent de les repasser dans mon esprit, et je devais vous les communiquer, ne fut-ce que pour confirmer votre juste sécurité. Je recommande Gustave et moi à votre tendresse, chère maman; continuez à nous secourir contre un homme trop cher et trop injuste. Ayez toujours pitié de vos enfans; ils sont bien malheureux, et ils ont pour vous autant

d'amour que de vénération. Je vous embrasse, mère chérie; le péril nous menace; je ne suis pas sans crainte; si vous étiez près de moi, il me semble que j'aurais plus de tranquillité et de courage.

LETTRE II.

Aspaïs a Mme. d'Orneuil.

J'ai reçu ton pli, chère Laurence; j'ai lu ta lettre et celle de ma mère avec effroi; j'eusse peut-être succombé, s'il n'avait été tempéré par l'heureuse nouvelle du retour de maman à sa tendresse pour moi. Mes impressions sont toutes fortes, mais les plus agréables sont les plus vives; si j'en éprouve à la fois de pénibles et de douces, je sens bien l'importunité des unes, mais je reviens toujours à l'agrément des autres; je suis donc préoccupée du danger qui nous menace, mais je me réjouis de la sollicitude de ma bonne mère. Gustave partage toute ma joie, et il s'occupe davantage de notre salut : sur son avis et celui du Docteur, nous nous sommes affublés d'habits de gens de la campagne. Ce travestissement s'est préparé suivant une délibération grave, et s'est opéré avec une folle gaîté. Le

Docteur en fermier, Gustave en paysan, et moi en laitière, n'y a-t-il rien de plus drôle ? Le bon M. Auffret nous a procuré tous ces vêtemens; il les a fait acheter à Arras, afin de dépayser les soupçons. Si tu voyais comme nous sommes gentils ! Le Docteur ne rit plus depuis qu'il est fermier; il semble ne rêver que récolte, marché, nouvelle lune, faussage: cependant de grands objets l'occupent; il veille pour nous, il craint pour nous, et il est pensif. Nous le sommes aussi, mais notre accoutrement nous fait rire quelquefois. La blouse et le bonnet vont bien à Gustave. Ma jupe courte, mon corset lassé par devant, et mon mouchoir à la tête me donnent un air fripon; je vais faire soupirer les bergers des alentours : nous sommes à la campagne de M. Auffret, située à deux lieues du village de Merville. Notre retraite nous paraît sûre; nous y attendons le moment favorable pour passer la frontière. Nos précautions sont sages et bien prises; Dieu veuille les rendre efficaces ! Nos journées se passent en conversation et en lecture; le Docteur et nos hôtes font souvent une partie de boston ou d'écarté. La promenade nous est interdite ; ce

n'est qu'à la brune que nous allons faire de petites incursions, favorisés par nos déguisemens. Au grand jour on pourrait voir que nos formes sont trop délicates et trop souples pour une écorce aussi grossière. N'est pas paysan qui veut; la fatigue ne marque de son cachet que ses esclaves.

Dans ces promenades du soir nous nous permettons d'aller avec le Docteur jusqu'au village; souvent j'y vais toute seule avec Montvald; nous ne faisons que le traverser par curiosité; il est entouré de bois, nous nous plaisons dans ces lieux, nous en préférons toujours les endroits les moins sombres, et les plus voisins du village : les voix humaines que nous entendons partir, venant troubler la solitude de la forêt, nous avertissent de ne point oublier notre vertu. Il n'appartient qu'aux amans coupables de chercher le mystère. Il nous arrive pourtant, comme pour braver les tentations, de nous égarer dans des sentiers solitaires, de nous reposer sur des gazons relevés en tertre, sur les bords d'un ruisseau limpide, image de la pureté de nos âmes. Notre conversation y devient plus tendre, plus expansive, mais nos regards y sont

moins assurés, et nos gestes plus contraints ; nous nous assayons à une certaine distance l'un de l'autre ; il y a toujours entre nous la place de deux personnes, place remplie dans mon imagination par ma mère et mon amie : ce tableau fictif protecteur me donne une force surnaturelle. Quelquefois nous ne trouvons rien à nous dire ; ce silence est dangereux ; il me fait entendre les soupirs étouffés de Gustave, il porte à son oreille ceux qui s'échappent de mon sein : notre respiration est pressée, nos regards sont furtifs, nos pensées confuses ; si nons essayons de prononcer une parole, nous ne pouvons l'articuler ; car elle n'est point celle que le cœur désire. Notre trouble est sensible, mais notre courage est toujours inébranlable ; nous nous réveillons spontanément de cette torpeur séductrice, nous reprenons, pour ainsi dire, connaissance ; le nuage de flamme qui couvrait nos yeux se dissipe ; l'étourdissement qui embarrassait nos esprits cesse, et au cri de notre devoir nous conjurons l'orage des sens. Gustave se lève, il parle, il me distrait ; nous chassons les rêveries pour reprendre le raisonnement ; et c'est toujours sur nos périls, sur nos es-

pérances que la conversation se rétablit et s'entretient entre nous : nos malheurs sont les meilleurs antidotes contre l'égarement de notre passion; leur image jette une tristesse dans l'âme, qui en neutralise les désirs. L'anémone vive et éclatante repliant ses corolles au toucher d'une main impure, tel est notre cœur, refoulant ses élans au souvenir de nos infortunes. Cependant, sans nous l'avouer, Gustave et moi nous cherchons à éviter ces pénibles tête-à-tête. Quand nous y sommes entraînés, notre volonté n'est jamais bien complice de notre cœur : hier encore, nous avions arrangé avec le Docteur que nous irions le soir au village faire quelques emplettes; dans la journée il arriva à celui-ci un paquet de lettres que James lui apportait de Lille; c'étaient des missions de ses amis qui, l'instruisent des démarches de mon père, confirment en tous points les avis de maman : le Docteur a dû profiter du plus prochain courrier, il s'est mis au travail; il n'a pu être des nôtres pour le voyage projeté. Il fallait ainsi le faire seuls ou y renoncer. A l'instant de partir, Montvald me regardait avec une sorte d'inquiétude; son

sourire était à demi mélancolique. Je le compris, je lui dis aussitôt : ne pourrions-nous pas envoyer Sophie faire nos emplettes les plus indispensables, sauf à aller demain au village en compagnie du Docteur. Il approuva cet arrangement sans déguiser sa satisfaction. Pour nous dédommager de notre sacrifice, nous allâmes prier M. et Mme. Auffret de faire avec nous un tour de jardin : ces honnêtes gens s'aperçurent de notre défiance, ils parurent l'approuver, et même vouloir nous y laisser, par l'empressement et le plaisir qu'ils mirent à nous suivre. Oh! Laurence, tu le sais, nous pouvons nous passer de leur surveillance ; notre vertu ne nous surveille-t-elle pas assez.

LETTRE III.

DE MONTVALD A M. AUDÉMAR.

JE t'annonce, cher ami, ma guérison presque radicale; je ne sens plus qu'une légère roideur dans le bras, et je reprends mes forces ; il est temps, le plus grand danger me menace : à chaque instant je puis être arrêté, privé de la liberté, séparé de ma bien-aimée. O comble de l'outrage ! M. Dulinand a porté une plainte contre moi; il me qualifie ravisseur de sa fille. Que dois-je dire encore ! Que dois-je faire surtout; il est le père de mon Aspaïs; et ne me faut-il pas essuyer tous les dangers avant d'obtenir cette fille angélique : Jason fut obligé d'endormir le dragon de Colchide pour enlever la toison d'or; il me faut étouffer le monstre de la calomnie pour conquérir un trésor de volupté et de pudeur; ou semblable à Persée, je dois me servir de ma vertu, comme de la tête de

Méduse pour pétrifier la vengeance active et criminelle de mes ennemis, et arriver jusqu'à mon Andromède.

Nos hôtes prennent le plus vif intérêt à nos malheurs. Ils nous ont donné leur maison de campagne pour refuge, et ont poussé la bienveillance jusqu'à s'y retirer avec nous. A la faveur d'un déguisement, nous faisons des promenades du soir, nous évitons le grand jour comme des coupables : Aspaïs pourrait nous trahir, sa taille élancée et aérienne se dessine encore trop sous la jupe de bure; ses traits nobles et divins se cachent mal sous un mouchoir de coton ; elle est aujourd'hui une divinité des champs, mais on voit qu'elle fit l'ornement de l'Olympe. Le Docteur aussi avec ses soixante ans a trop de noblesse dans la physionomie, et trop de gravité dans ses pauses ; il ne peut longtemps tromper sur sa condition. Ce digne ami a quitté ses affaires, ses plaisirs, ses affections pour nous servir de père ; il s'est exposé au blâme et aux reproches, il vient même chercher près de nous des périls. Ah ! c'est trop se dévouer ! l'amitié exige-t-elle d'aussi grands sacrifices ? Je crains qu'il ne maudisse en se-

cret mon amour, qu'il n'ait regret à son excessive bonté. Souvent je l'entretiens de mon inquiétude ; il se récrie , il se scandalise , comme si je doutais de son attachement. Il ne veut pas comprendre que l'on peut souffrir du froissement des goûts et des habitudes, sans qu'il y ait altération du sentiment, que je me reproche ses peines, sans me défier de son amitié : il prétend lui que c'est en douter que de craindre d'en abuser ; nous discutons alors sur le zèle désintéressé de cette vertu, nous examinons en détail les élémens qui la composent, sa source, ses mouvemens et ses résultats : sans jamais nous accorder sur les termes, nous nous entendons fort bien sur les principes. Je définis l'amitié un sentiment doux et expansif, qui s'entretient par une communauté d'égards et de services , et qui redouble toutes les jouissances de l'âme, et la repose de toutes ses peines; lui la définit une affection pure , qui commande le dévouement absolu ou le renoncement à soi-même dans le seul but d'obliger l'objet aimé ; il la dégage de toute supposition d'intérêt, de tout retour personnel, et croit que son motif déterminant, comme sa première récompense,

se trouvent dans le plaisir moral éprouvé dans la contemplation de ses effets prochains. Aspaïs écoute attentivement nos conversations; elle s'en mêle quelquefois, et par son esprit vif et sa raison épurée, elle contribue à nous mettre d'accord; elle résume habilement nos opinions, et finit toujours par une conclusion satisfaisante. C'est ainsi, bon Audémar, que se passent la plupart de nos jours. J'évite les têtes-à-tête avec Aspaïs. Hélas ! ils sont trop enivrant et trop périlleux ! Puissions-nous bientôt recevoir la récompense de nos mérites ! Le docteur prétend que pour laisser éteindre l'ardeur des recherches, et nous donner la facilité de dépasser la frontière, il est prudent de nous arrêter deux mois au moins en ces lieux; mais deux mois avec Aspaïs, sans qu'elle soit mon épouse, sans que notre flamme soit légitimée, sans oser même épancher mon cœur dans son sein, n'est-ce pas un trop long supplice ! et puis, je ne sais, une inquiétude involontaire m'agite, je ne peux goûter la sécurité qui m'environne; c'est en vain que je cherche à étourdir ces vagues alarmes de pressentimens funestes. Adieu.

LETTRE IV.

LE DOCTEUR A M. AUDÉMAR.

PLEUREZ sur l'infortune d'un ami, le coup est porté, la vengeance triomphe, Montvald est arrêté.... Il est arrêté comme un vil criminel, ce bon jeune homme, que ses passions rendaient encore plus vertueux. La désolation est parmi nous; Aspaïs, l'infortunée Aspaïs nous est ravie aussi. Cette catastrophe inattendue, et impossible à prévenir, a bouleversé notre être, a troublé toutes nos facultés; aurai-je la force de vous la raconter? A l'abri de nos prudentes précautions, nous vivions dans une douce sécurité; nous charmions les dégoûts de la contrainte par le plaisir d'être ensemble, par l'espérance d'un meilleur avenir. Tout-à-coup la foudre éclate, tombe, et emporte dans sa chute les dignes objets de notre sollicitude. Mes hôtes partagent mon désespoir; ils partageaient déjà ma

tendresse pour Gustave et Aspaïs. Leur personne est si agréable, leur cœur si bon, leur amour si intéressant, si passionné et si honnête, qu'ils commandent à tous l'attachement et le respect; ils ont pourtant trouvé des envieux et des traîtres; dans mon accablement je soupçonne tout le monde, et je n'accuse personne. Nous serions-nous trahis nous-mêmes? Quelque imprudence, quelque oubli, quelques paroles entendues, un rien peut nous avoir découverts. Je suis sûr de mes hôtes; je connais leur âme comme la mienne, et ils ont tout abandonné pour nous servir. Je suis sûr de James et de Sophie, leur fidélité est depuis long-temps bien éprouvée. Il n'est personne loin de moi et autour de moi que je puisse accuser; je me perds en conjectures, je m'épuise en recherches; je ne trouve pas les traîtres, et je souffre de la trahison; elle est bien cruelle, bien noire surtout. Ces pauvres enfans étaient si tranquilles sur leur destinée! ils espéraient avec une si noble résignation! Ils souffraient sans doute de leurs disgraces, mais ils n'en murmuraient pas; ils attendaient un moment plus favorable, ils l'attendaient en sages plutôt

qu'en amans. J'admirais leur force d'âme, la fermeté de leur caractère, l'excellence de leur vertu. Faut-il que le malheur vienne flétrir tant de perfections, et condamner aux larmes ceux qui les admirent! Pardonnez, cher ami, la douleur divague dans ses plaintes; elle me faisait oublier qu'il vous faut un récit, bien affligeant sans doute, mais nécessaire à votre impatience.

Hier matin, à onze heures, nous étions à table; on frappe rudement à la porte de la maisonnette. M. Auffret va regarder par la croisée; des gendarmes! à ce mot nous nous troublons; Gustave et Aspaïs se jettent dans les bras l'un de l'autre. Que demandez-vous? « Ouvrez au nom de la loi. » Il n'y a plus de doute. Gustave se dégage des bras de son amie; il court en forcené prendre des armes, et revenant à sa bien-aimée, il la saisit, il veut sortir chargé de ce précieux fardeau, il veut braver le danger. Mme Auffret lui fait signe de descendre l'escalier, et nous donne l'idée de fuir par une petite porte de derrière, tandis que son époux entretiendrait au-devant la gendarmerie. Nous arrivons à la porte désignée; nous l'ouvrons sans bruit. Personne

ne la gardait ; elle était masquée par des tas de broussaille et de chaume. Nous sommes dans une allée, nous la parcourons avec vitesse, nous franchissons déjà la lisière de la forêt, des voix éclatent : « arrêtez, arrêtez. » Toute résistance était inutile, Gustave s'y apprêtait; en me jetant sur ses armes, je le forçai d'y renoncer. Mais l'eût-il entrepris encore, Aspaïs l'en eût empêché; elle le tenait étroitement serré, elle enchaînait ses bras avec les siens, et le regardait dans cette attitude de la frayeur et de l'amour avec une expression tendre et déchirante; elle versait des larmes, elle poussait des cris. Gustave était accablé, attendri, puis furieux, emporté. Le brigadier de gendarmerie s'approcha; il nous aborda honnêtement, fit connaître ses ordres, s'excusa d'être obligé de les exécuter, et s'adressant à moi, il me dit : « Nous ne vous arrêtons point vous, Monsieur ; mais si vous êtes bien aise de suivre M. de Montvald et Mademoiselle, nous vous fournirons tous les moyens de voyager commodément jusqu'à Merville. » J'acceptai avec empressement, je ne pouvais laisser ces jeunes gens dans cet âcre désespoir ; mes consolations leur étaient

nécessaires, et ma présence les calmait. Gustave s'était soumis à la résignation , il y exhortait même la sensible Aspaïs; cette pauvre fille suppliait les gendarmes de ne point arrêter son ami, elle offrait tout ce qu'elle possédait de plus précieux ; les voyant inexorables sur ce point, elle les suppliait de ne point la séparer d'avec lui. Ces gendarmes paraissaient touchés de ses prières; mais nous avons appris depuis qu'ils avaient trop d'intérêt à remplir exactement leur devoir. M. Dulinand s'est engagé à payer une forte somme à ceux qui arrêteraient de Montvald, et qui lui ramèneraient sa fille.

Nous obtînmes de nos gardes de nous ramener à la maison de campagne. M. et Mme. Auffret étaient dans la consternation. D'autres gendarmes arrivèrent bientôt emmenant deux cabriolets, il fallut partir à la hâte, et quitter nos bons hôtes qui fondaient en larmes; Gustave et Aspaïs montèrent dans un des cabriolets; le brigadier se plaça à côté d'eux; moi, je me jetai dans le second; notre escorte était composée de huit à dix gendarmes. Après deux heures de marche, nous arrivâmes à Merville. Ici une nouvelle scène, plus pé-

nible encore, se préparait; M. Dulinand, bien informé de notre retraite, avait lui-même dirigé les poursuites et animé les recherches; il savait l'heure de notre arrestation, il nous attendait à Merville. Il nous apparut suivi de quelques personnes; il s'avança en furieux, il ordonna à sa fille de descendre du cabriolet; et comme elle embrassait étroitement Gustave, il vint lui-même, aidé de ses gens, l'arracher du sein de cet infortuné. J'ai vu Gustave contenu par un reste de respect, mais ne pouvant réprimer sa rage, accabler ce père barbare de justes reproches; moi-même, oubliant mon ancienne amitié, je lui dis tout ce que me dictait une profonde indignation. Il était pâle de colère, il ne me répondit que par un regard de dédain, je lui rendis bien le mépris qu'il affectait. Enfin, Aspaïs éplorée, criant qu'on lui enlevait son époux, son ami, le seul qu'elle pût aimer, le seul qui pût faire son bonheur, Aspaïs, épuisée de larmes et d'efforts, est entraînée dans une berline de poste. Gustave est retenu dans son cabriolet. Je m'approchai de lui, pour lui prodiguer des consolations, mais on lui enviait jusqu'aux soins d'un ami; il

fallut nous séparer : la nouvelle brigade d'escorte ne voulut pas me permettre de le suivre : il fut entraîné seul avec sa douleur. Quel rafinement de vengeance !

Tout ceci paraît un rêve; Montvald tranquille, possédant son Aspaïs, espérant de forcer un père à la justice, et aujourd'hui Montvald séparé de sa bien-aimée, privé de sa liberté, de ses amis, et accusé d'une action honteuse ! Malgré mes prévoyances, malgré mes soins, le sort nous est contraire; le ciel veut donc nous éprouver; appelons la philosophie à notre aide, et surtout ne nous arrêtons pas à plaindre nos amis, mais hâtons-nous de les secourir.

P.-S. Je suis revenu à la maison de campagne de M. Auffret, j'y ai trouvé James désespéré de l'arrestation de son maître, jurant qu'il l'eût empêchée si, ce jour-là, il n'avait été envoyé en commission à Lille. J'ai fait partir ce brave garçon pour Amiens; il pourra être utile à son maître. Sophie se désole, je vais la ramener à Paris.

LETTRE V.

Mme. DULINAND A Mme. D'ORNEUIL.

JE cède à un devoir en vous écrivant, et je m'acquitte d'une tâche bien pénible. Ma fille vient de m'être rendue, mais presque mourante. M. Dulinand s'est satisfait, il les a découverts .... Il les a fait arrêter.... Je n'ose plus l'envisager; sa présence me fait mal: mon époux le bourreau de sa fille! mon époux le meurtrier de Montvald! et mon époux pouvant encore être clément et généreux, s'obstiner à repousser ma prière, à mépriser mes vœux, à rudoyer ma tendresse! Non, je ne dois plus le voir; la voix suppliante de son épouse l'importune et excite sa rage; il n'écoute que les cris féroces d'une haine exaspérée par la perfidie de Vieuxnille: tous deux conspirent la perte de ma fille, et l'ignominie d'un innocent. O ciel! serez-vous plus inexorable qu'un époux inhumain. Mes plaintes

sont légitimes, car ma douleur est naturelle ; je viens de recevoir un coup affreux : M. Dulinand vient de jeter dans mes bras ma fille, froide, inanimée, expirante; mes larmes seules l'ont rappelée à la vie ; le premier mot qu'elle a pu articuler, a été pour me prier de vous instruire de son infortune; je l'ai fait, madame, et ma lettre doit se ressentir de l'état déchirant de mon âme.

LETTRE VI.

DE MONTVALD AU DOCTEUR.

La mort est-elle quelque chose auprès de mon tourment ? elle s'éloigne, je l'appelle en vain; elle doit me délivrer, je veux m'y anéantir pour éviter ma douleur. Captif, séparé de mon Aspaïs, abreuvé de dégoûts, en proie à la méchanceté humaine, en but au blâme, au déshonneur, que vais-je devenir ? que sera-ce de moi ? L'avenir me paraît surchargé d'orages, je ne vois que douleurs et afflictions ; l'infortune paraît s'appesantir sur ma tête ; le plaisir me fuit épouvanté ; je ne dois recueillir que les peines de la vie : je suis attaché à la roue d'Ixion. Le bonheur ne peut me sourire, je ne suis pas fait pour lui ; je ne dois jouir d'aucun beau jour ; le destin m'a frappé de réprobation ; il me faudrait ramper en misérable sur une terre ingrate : plongeons-nous dans l'éternité,

nous y trouverons le repos : Là, du moins, mon cœur ne sera plus dévoré d'amertume ; détaché des plaisirs de ce monde, je ne sentirai pas le cruel supplice d'en être privé, et la rage de ne pouvoir y atteindre ; je ne serai plus importuné du tableau d'une félicité à laquelle je ne puis prétendre ; j'y jouirai, sans mélange de peines, de ma portion de bonheur. Pourquoi donc préférerai-je à un état fortuné un désespoir continuel ! La vie m'est à charge, elle m'est insupportable. Quand l'espérance est finie, le néant doit commencer. Je veux fuir les misères humaines, je veux me dépouiller d'une enveloppe grossière exposée à tous les outrages : mon âme dégagée de ses misérables entraves, cherche le calme des cieux, je vais l'y faire monter.... C'est en vain que l'on essaierait de me retenir, j'abhorre une existence semée de souffrances ; je veux m'en défaire comme d'un poison rongeur, et me sauver dans le silence du tombeau : mortel par un arrêt de la Providence, craindrai-je le trépas, lorsqu'il est inévitable et qu'il devient nécessaire, lorsque l'intervalle qui m'en sépare doit-être comblé de douleurs ; le craindrai-je, lui qui est le terme

de ces douleurs. Quand même la nature ne m'y condamnerait pas, je devrais encore le provoquer pour me dérober à ma fatale destinée. Que je méprise ces doctrines dont on leurre l'enfance ! si le suicide était une lâcheté, les Mithridate et les Caton fussent morts dans leur lit ; ils avaient l'âme trop intrépide pour connaître ce sentiment. Celui-là seul est lâche qui maudit la vie et n'ose s'en délivrer.

Oui, laissez-moi me complaire dans l'idée d'une fin prochaine. Aspaïs ne peut survivre au coup qui l'a frappée. Sa mort sera le signal de ma destruction : j'irai rejoindre son ombre satisfaite, et l'on dira de moi : « Plaignez-le, il ne put trouver d'abri contre la persécution et la calomnie que dans une mort violente et prématurée.

LETTRE VII.

LE DOCTEUR A DE MONTVALD.

MALHEUREUX Montvald, vous vous abandonnez à un sombre désespoir ; vos amis ne sont donc plus rien pour vous ? leurs regrets seraient infinis, et vous les oubliez dans le calcul de votre désespoir. Mais je ne veux pas même chercher à détruire une résolution conçue dans un moment terrible, et dont vous reconnaissez déjà la folie ; je ne veux pas non plus combattre vos idées sur le suicide, nous parlerons plus tard de leur fausseté ; il m'importe aujourd'hui de vous les faire oublier entièrement.

Chassez donc ce foudroyant accès de mélancolie ; félicitez-vous, vous-même : Aspaïs veut encore supporter la vie à cause de vous, tandis que vous alliez la quitter à cause d'elle ; mademoiselle Dulinand est faible, chagrine, malade, mais son âme est forte, sa raison

est solide : elle espère, elle croit vous revoir, vous posséder. Félicitez-vous encore, sa mère est tout-à-fait dans votre parti ; elle a juré de vous protéger. Vos amis vous défendent, vous justifient en tous lieux : il n'est qu'un cri d'indignation au récit fidèle de vos malheurs. Je vous en conjure, ne vous rebutez pas de quelques jours de captivité; votre innocence est notoire, la justice va triompher. J'ai vu et je puis voir Aspaïs et sa mère; sitôt que nous aurons assuré une voie sûre de correspondance, ces dames vous écrirons; votre amie surtout vous recommande la résignation et l'espérance.

LETTRE VIII.

ASPAÏS A LAURENCE.

En fallait-il davantage pour me mettre aux portes du tombeau; je n'ai su, jusqu'à cette heure, si j'existais réellement; des tableaux déchirans, des souvenirs pénibles m'avaient ensevelie dans la douleur. Si tu me voyais, je ne suis plus que le squelette de moi-même; dans quelques jours mes traits se sont flètris, j'ai perdu mon embonpoint et mes couleurs, l'affliction a dévoré le contour de mes formes : Gustave, lui-même, me reconnaîtrait à peine. Et lui, qui sait l'état où il se trouve? M'a-t-on caché la vérité, comme on la lui a voilée sur mon compte? je me le représente pourtant moins affaibli que désespéré : sa constitution est plus forte, il a éprouvé de bien violentes secousses; mais les miennes ont été terribles, et mes chagrins ne peuvent se décrire. Aujourd'hui,

j'en suis séparée; mon ami est plongé dans une prison ignominieuse à cause de moi; on l'accuse d'un crime, et c'est moi seule qui l'ai commis; mon ami souffre, et je suis la seule coupable; on le menace du déshonneur, et c'est moi seule qui devrais craindre la honte. Terribles événemens, ne puis-je vous prévenir? Ne serais-je pas plus forte avec l'accens de mon amour, avec le cri de la vérité, que la haine exhalant de noires calomnies, que la vengeance préparant un supplice injuste : ma fermeté se consolide par les combats, elle s'exaspère par les outrages. Mon père me présenterait une coupe empoisonnée ou un autre époux que mon Gustave, je ne balancerais pas, je boirais la coupe plutôt que de prononcer un oui parjure. Qu'il s'attende à me voir inébranlable comme un roc battu par les flots en courroux; ses emportemens viendront échouer devant ma constance; s'il faut périr ou lui obéir, je mourrai, mais je mourrai tout entière à Montvald; cet amant fidèle me suivra au tombeau et nous irons nous unir dans l'éternité, ne l'ayant pu dans le temps.

La présence de maman, ses soins, son dé-

vouement me raffermissent encore davantage; j'éprouve pour cette mère excellente une affection mêlée de regrets : j'ai pu soupçonner sa tendresse ! mais ce ne fut point chez moi par mauvais cœur, ce fut par crainte de lui avoir déplu, par la fausse persuasion d'en être méprisée. Heureuse maintenant de lui avouer mon erreur, et de m'accuser de mes torts, je reçois son pardon, et j'espère en ses bontés; elles sont inépuisables, chère amie; plus je reconnais sa tendre sollicitude, moins je sens mes maux; elle semble en amortir la violence en les partageant avec moi; elle les diminue en effet en travaillant à les diminuer; les efforts de la bienveillance enlèvent à la douleur son amertume. Elle veut, cette bonne maman, que j'entretienne une correspondance suivie avec Montvald, qu'elle n'appelle plus que mon époux; elle veut par ce dédommagement de l'absence que je distraise les ennuis de Gustave, et que je console mes propres chagrins. Je désire tant une lettre !... le papier qu'il a touché..., ses émotions, ses sentimens, le récit de ses souffrances !... ô ciel ! qu'elles doivent être cruelles !... que je brûle de les rendre plus supportables ! Je lui écrirai, j'es-

saierai de lui faire partager mes espérances : je les animerai par l'expression naïve de mon amour ; cela seul peut lui faire mêler quelques doux soupirs à ses profonds gémissemens. Je souffre bien, je suis bien languissante ; que Gustave m'écrive un mot, et je serai tout au plaisir de le lire. Tes lettres aussi me soulagent, bonne Laurence ; l'amitié aussi enchante la douleur ; oui, les sentimens affectueux de l'âme sont le soulagement des peines de l'humanité.

LETTRE IX.

AUDÉMAR AU DOCTEUR.

J'ARRIVE, cher Docteur; je n'ai mis que deux jours de Lyon à Amiens; les meilleurs chevaux n'allaient pas assez vite à mon gré. De ma voiture je me suis rendu à la mairie; on m'y a donné une permission pour voir Montvald. J'ai volé aux prisons; le concierge m'a fait conduire à travers de longs et lugubres corridors jusqu'à la chambre de mon infortuné ami; qu'ai-je vu? ce pauvre jeune homme à demi renversé sur un méchant grabat, pâle, défait, exténué de chagrin, absorbé dans des réflexions pénibles, ne m'entendant pas venir à lui. Il ne s'éveille de sa torpeur qu'au son de ma voix; il me regarde avec surprise, puis avec un mouvement de satisfaction, fait un effort pour m'embrasser, et retombe sur son lit. Je le presse dans mes bras, et sans nous dire un mot, nous confondons

nos larmes. Cette douloureuse effusion de sensibilité avait quelques charmes pour moi; en m'y abandonnant j'oubliai qu'elle pouvait être funeste à mon ami. Son état exige qu'on lui montre de l'assurance et de l'espoir; il faut le guérir de sa maladie morale, lui donner de la confiance en sa destinée dont il désespère trop. Je me hâtai d'attribuer mon attendrissement à la joie de le revoir après une si longue absence. Je rappelai le courage dans son âme abattue; je piquai même son amour-propre en faisant honte à sa philosophie de son accablement; je lui disais: « Convient-il » à votre âge, avec votre instruction, avec » votre caractère, de vous affliger comme un » être faible ou dégradé, comme un lâche qui » ne peut supporter les revers, et gémit à la » moindre souffrance. Où est donc cette fer- » meté d'âme, ce stoïsme dont vous étiez fier? » Qu'avez-vous fait de cette insensibilité rai- » sonnée pour les maux irréparables, de cette » tristesse modérée pour les chagrins cuisans, » mais susceptibles de finir ou d'être changés » en contentemens? Vous vous désespérez à la » manière des femmes, et ne raisonnant pas » votre douleur, vous en redoublez l'amer-

» tume : vous avez sans doute quelques droits » à vous contrister, mais aussi n'avez-vous » pas mille raisons d'espérer? Voyez vos amis » s'empressant de vous consoler, de vous se- » courir; voyez le zèle du bon Docteur qui vous » suivait dans votre exil, et qui maintenant est » accouru auprès de ses amis de la capitale » pour vous en faire des protecteurs. » J'en étais là de mon discours quand votre lettre arriva; Montvald ne s'était pas rendu aux efforts de ma chétive éloquence; il fut tout autre après avoir lu votre missive : il me la fit parcourir, je vis que vous le détourniez d'un suicide dont il vous avait parlé. Oh! je pris occasion de cette découverte pour continuer mon sermon. Mon jeune ami l'écoutait avec plus de docilité; et il m'avoua bientôt que les espérances et les nouvelles que vous lui aviez données par votre lettre, avaient changé les dispositions de son âme, et que sa raison, dégagée des vapeurs d'une noire mélancolie, en reconnaissait le désordre et le danger. Nous discourûmes longuement sur ce sujet; nous parlâmes ensuite de M. Dulinand, de ses fureurs, de ses poursuites. Il paraît qu'il les veut continuer, car Montvald a été interrogé

fois par un juge d'instruction; ses ré-
es dictées par la vérité, ont eu pour
ne l'innocence. J'ai passé une journée
able dans la prison d'un ami; nous avons
ensemble; ce jour-là il n'a pas senti sa
ivité, c'est aussi à quoi il pense le moins.
éparation d'avec sa bien-aimée, voilà ce
e trouble et le désespère. J'ai senti com-
il avait besoin, dans ces momens fâcheux,
oir auprès de lui quelqu'un qui lui fut
; j'en sors à peine, et je dois y aller de-
n et tous les jours. En partant de Lyon,
e suis fait donner par M. le préfet des
es pour M. le maire d'Amiens; j'irai lui
ma visite, je cultiverai sa connaissance;
me sera utile pour voir librement mon

es deux amans doivent s'écrire pour trom-
leur douleur; je serai leur messager. Vous
vez avertir ces dames de placer sous mon
vert toutes les lettres pour Montvald. Il
t d'écrire à mademoiselle Dulinand, je
s expédie sa lettre; vous êtes chargé de la
e parvenir. Montvald a également écrit à
père pour l'instruire de ses dernières in-
tunes; ce père, malgré sa prévention contre

e qu'il nomme les intrigues galantes de son ıls, sera désespéré de sa position actuelle; l accourra pour l'en dégager et faire agir ses mis.

P. S. Le fidèle James est à Amiens, et ne eut voir son maître; devant être un des prinipaux témoins dans l'affaire, le procureur du oi lui fait interdire l'entrée de la prison de ontvald. Je vais prendre cet honnête garçon mon service, en attendant qu'il puisse reoindre son bon maître.

LETTRE X.

DE MONTVALD A SON AMANTE.

Aspaïs a moins souffert que moi, ô douce consolation! l'homme impitoyable qui l'a arrachée de mon sein l'a déposée sur celui d'une mère bienfaisante. En reprenant connaissance, ses yeux ont rencontré le sourire d'une mère attendrie. Une âme compatissante l'a plainte, l'a consolée, s'est associée à ses peines et à ses espérances. Et moi seul dans un cachot avec mon désespoir, j'ai invoqué la mort, et me plaignant de sa lenteur, j'ai eu la coupable idée de hâter ses pas. Je croyais avoir perdu mon unique bien, personne ne me disait qu'il me serait rendu. Avait-elle expiré de douleur, avait-elle été jetée dans une retraite ignorée pour le reste de ses jours? Ces pensées noires me rendaient l'existence horrible. Enfermé dans la demeure du crime, entouré de tous les instrumens de captivité,

je ne pouvais aller éclairer mes inquiétudes, et je trouvais un aliment dans ma rage, et une excuse dans l'excès de ma douleur. Amie, tu viens aujourd'hui m'exhorter à la résignation; à ta voix je chasse mes terreurs. Ne m'abuse pas sur ta confiance, et je la partagerai avec joie. Si la rosée de la félicité pouvait tomber sur le cahos de nos désastres, je ne regretterais pas d'y avoir été enseveli; mon cœur y a bien connu ton prix immense; rempli du tourment de t'avoir perdue, il était insensible à toute autre affliction : le déshonneur que l'on veut m'infliger, la liberté que l'on m'a ravie n'étaient que de faibles disgraces auprès du malheur de ne plus te revoir. Le jour, je rongeais mes fers, j'étais dévoré d'angoisses; la nuit, mon corps reposait quelquefois, mais ma douleur veillait toujours; agité de songes horribles, je voyais des spectres t'entraînant dans le tombeau, je m'y précipitais moi-même. Le réveil n'était pas moins affreux; dans mon imagination frappée l'accablante réalité succédait à l'horreur du mensonge. Je te croyais perdue pour moi, et les sombres illusions du sommeil se trouvaient confirmées par de trop funestes probabilités. Je n'avais

pas, en me réveillant, la douce satisfaction de celui qui a fait un rêve pénible mais mensonger; en reprenant l'usage de mes sens, je ne pouvais, comme lui, me dire avec une sorte de joie : « Ah! ce que je viens de songer » n'existe pas et n'a jamais existé; ah! je suis » exempt de tous ces malheurs. » Ton infortuné ami s'écriait en ce moment : « Oui, elle » m'est ravie, oui, je l'ai vue expirante, on » l'entraînait, ses bras étaient pendans, sa » figure céleste était pâle, ses yeux éteints, » les ombres du trépas semblaient errer au» tour de son corps inanimé. » Hélas! frappé de ce souvenir déchirant, pouvais-je contenir mon désespoir! il me jetait dans un sombre délire, et je n'aspirai plus qu'à mourir. Je me trouvais même trop insensible, il me semblait que mon âme était trop vivace, puisqu'une affliction aussi pénétrante n'avait pu encore l'éteindre! Je trouvais de la honte à vivre après ton trépas, et j'allais moi-même trancher mes jours. Cependant l'amitié avait traversé le seuil de ma prison, elle venait rendre la force à mon âme flétrie, me rappeler à l'existence; Audémar, dans mes bras, faisant parler la sagesse, épuisait son élo-

quence à changer ma résolution; Audémar, le plus cher, le meilleur des amis, ne pouvait m'ébranler; j'étais sourd à sa voix, insensible à ses peines. Son zèle m'importunait, il exigeait que je vécusse... Mais aujourd'hui j'apprends que tu existes, que tu me chéris, que tu espères; mon désespoir s'éteint, je sors de mon anéantissement, je prends part à la vie, j'apprécie mon existence, elle t'est consacrée. Mon âme, Aspaïs, doit partager les destinées de la tienne; sur la terre et dans les cieux, leur condition doit être la même: l'une ne peut changer de demeure que l'autre ne la suive; unies à jamais, leur liaison est indestructible. A cette heure, ta personne est loin de moi, mais ton âme s'agite et gémit près de la mienne. Nous éprouvons les mêmes angoisses, les mêmes espérances, comme nous avons éprouvé les mêmes plaisirs... Plaisirs chastes, mais plaisirs ravissans, quand pourrai-je vous goûter encore, quand reverrai-je mon Aspaïs? Mais, ô douleur! ô barbarie! on l'a éloignée de moi, on me la dispute, on veut me perdre!... Tant d'iniquités, tant de vengeances auront-elles leur sanction dans les

lois? non, ceux qui les appliquent ne sont pas des bourreaux. Espérons un meilleur avenir; Aspaïs, espérons....

LETTRE X.

Réponse.

Tu voulais donc mourir, tu voulais avec rage arrêter le cours d'une vie si belle; la fausse persuasion de ma mort armait ta main cruelle; mon existence et la tienne n'ont tenu qu'à un faux rapport; j'en frémis encore... Ainsi, je descendais au tombeau après t'y avoir précipité, et tu me faisais mourir par la fatale erreur de me croire morte. O mon ami, sois extrême dans ton amour, mais sois modéré dans tes craintes; nous aurions sans cesse l'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes, si tu ne pouvais raisonner tes alarmes. N'ajoutons pas encore à l'excès de nos souffrances. Les miennes portent le poison dans mon sein : le souffle qui me reste suffit à peine pour te regretter et me plaindre. Je sens qu'il ne peut me quitter tant que tu vivras; mais il s'affaiblirait et s'éteindrait à la fin, si tu de-

vais toujours vivre loin de moi, malheureux, enchaîné et souffrant. Oui, les soins d'une mère calment un peu mes douleurs, je suis moins infortunée que toi, et cette pensée même me déchire l'âme, car je gémis moins de mes peines que des tiennes : je te vois sans cesse désespéré de tes pertes, furieux de ta captivité, secouant tes chaînes, maudissant tes feux..... Oh! Gustave, qu'ai-je dit là ! m'aimerais-tu moins depuis que tu souffres? la douleur t'arrache peut-être des imprécations contre ton Aspaïs. Hélas! tes reproches seraient justes, sans moi tu n'eûs pas connu le désespoir ; sans moi tu n'éprouverais pas les horreurs de la captivité, tu ne serais pas exposé aux humiliations, au déshonneur même : c'est moi qui ai troublé ton repos, altéré ta réputation, qui t'ai fait courir des dangers, qui t'ai occasionné de dures privations, exposé à la mort, rendu la vie à charge. Peux-tu encore chérir sans mélange d'aversion l'auteur de tant de maux? au milieu de tes gémissemens ne me couvres-tu pas d'injures? Ah! que je ne les entende jamais et je te les pardonne.... Gustave, mes craintes sont mieux

fondées que ne furent les tiennes; tu savais que je ne pouvais mourir sans toi; et je sais que la douleur aigrit l'esprit, et le rend incapable de doux souvenirs, qu'il exaspère le cœur, et en chasse tous les sentimens tendres. Mais ne suis-je pas injuste en méconnaissant ta justice? Es-tu capable de me confondre avec tes ennemis? Je ne suis que le prétexte de tes maux, M. Dulinand en est l'auteur, de Vieuxnille en est le mobile; si tous trois nous t'avons fait du mal, seule je l'ai fait innocemment, seule je le partage, et seule je veux le guérir. On nous fait espérer que mon père retirera la plainte qu'il a portée contre toi; c'est le plus grand de mes vœux : mais s'il persiste dans le plan de sa vengeance, je te sauverai du péril, je ferai retentir les tribunaux de ton innocence et de ma culpabilité; je ne rougirai pas de proclamer des fautes qui te rachetteront de l'ignominie. Mon opprobre fera mon triomphe : j'arracherai à la vengeance le bonheur de ma vie, et te défendrai aux dépens de mon honneur; il m'en restera toujours assez étant estimée de mon époux, de ma mère et de nos amis. Rassure-toi, Gustave; tu as un défenseur dans ta bien-

aimée, dans celle qui voudrait te voir sur le premier trône du monde, et qui saura te retirer de la fange où l'on veut te traîner.

LETTRE XI.

LE DOCTEUR A AUDÉMAR.

DANS les infortunes de nos jeunes amis, il est toujours quelques circonstances heureuses. Votre séjour à Amiens est un de ces événemens de bon augure. Madame et mademoiselle Dulinand en sont ravies; elles me chargent de vous exprimer leur vive gratitude. On a écrit à Montvald, vous avez dû recevoir un pli à votre adresse. Vous avez raison de vous défier de la prétendue inviolabilité des lettres. Depuis que la politique a profané de ses regards le sanctuaire de la confiance publique, les employés des postes se sont dispensés d'un saint respect pour le secret d'autrui; et quand parmi eux il se trouve un malhonnête homme, il peut se mettre au gage de la malveillance. C'est ainsi que les actes du gouvernement sont corrupteurs de la morale, lorsqu'ils s'éloignent de la loyauté. Si jamais on n'eût

ert des lettres sur l'ordre d'un pouvoir mé, jamais nos craintes n'eussent pu re. Le secret des familles est inviolable, t un bien particulier et sacré que l'on ne t ravir sous aucun prétexte. La sûreté de it ne doit jamais autoriser l'injustice : le voir est armé du levier pour élever mille tacles aux complots, et de la massue pour iser les séditions; il s'avilit quand il a re- rs à la fraude.

In peu de jours j'ai acquis de hautes pro- tions à Montvald. De grands personnages itéressent à ses malheurs, et négocient au- is de M. Dulinand, la rétractation de la inte en rapt; on lui a écrit à Lugny; il a recevoir les lettres avant-hier; s'il défère : invitations de gens qu'il doit ménager en qualité de solliciteur et d'ambitieux, s'il it leur paraître agréable, Montvald est ivré, et même entièrement heureux : car e fois que l'opiniâtreté a cédé, elle devient ile et complaisante : c'est une forteresse expugnable qui croule sur ses fondemens ôt qu'on a pu la miner. M. Dulinand ne rrêtera peut-être pas à renoncer à sa ven- ance, il voudra en faire oublier les effets.

L'ambition est généreuse quand elle y trouve son intérêt : pour arriver à son but, elle se sert indifféremment des vices et des vertus. Il faut donc vous présenter chez M. le procureur du roi d'Amiens, lui demander en quel état se trouve l'affaire de votre ami; on m'assure qu'il est assez bon homme et qu'il ne ressemble pas à certains de ses collègues qui prennent l'insolence pour de l'austérité, et les rigueurs pour de l'impartialité. Il vous apprendra si M. Dulinand a rétracté son accusation, et s'il y a de l'espoir de rendre bientôt Montvald à sa liberté et à ses affections. Je vous prie de communiquer cette lettre à notre ami, il y verra qu'on ne l'oublie pas; et si la folie du suicide lui revenait, il pourrait cette fois penser à ses amis qui pensent à lui. Je suis vieux et un peu radoteur; eh bien! que Montvald me pardonne ces deux inévitables défauts de notre fragile nature.

LETTRE XII.

Aspaïs a Laurence.

On s'agite au château, tout est en mouvement; les gens de mon père se donnent des soins inaccoutumés : le retour à Paris s'apprête; maman s'en doute, et je m'y attends. Mon père continue à ne point me voir; je suis constamment dans ma chambre; j'ai gardé le lit quatorze jours; je commence à reprendre mes forces, mais je crains que de nouveaux coups ne viennent les épuiser encore. Maman me disait ce matin que le chevalier de Vieuxnille avait passé hier plusieurs heures avec mon père. Je suis prête à tout, je m'arme de courage, et me sens bien forte contre eux. De Vieuxnille ne veut maintenant contrarier nos feux que pour assouvir sa haine. Il provoque ma honte et le déshonneur de Montvald en flattant l'ambition et les préjugés de mon père. Il y réussirait peut-être si j'avais moins

de constance. Maman est déterminée à déployer toute sa fermeté; nous nous animons l'une et l'autre. Maman dissimulait mal son indignation; elle vient de jeter un masque dont elle ne pouvait se servir. La sensibilité ne peut long-temps couvrir la nature de ses émotions; elles se peignent avec toutes leurs nuances sur les traits du visage, dans les yeux, dans l'accens de la voix. La franchise est son habitude. Si donc on veut des traîtres, on ne doit pas les chercher parmi les gens sensibles; la fausseté ne va bien qu'aux âmes dures. On prétend aussi que la nation qui se connaît le mieux en traîtres, parce que sa politique a eu souvent pour base la trahison, on dit que cette nation s'adresse, dans tous les pays où elle veut intriguer, aux personnes connues par leur inhumanité, certaine que l'impudence est la compagne de la férocité, et qu'il n'y a profondément de gens infidèles que ceux qui sentent pouvoir l'être effrontément. Voilà des réflexions étrangères à ma douleur, mais j'ai le goût de l'observation depuis l'enfance; il s'est développé avec le moraliste Montvald, j'en distrais souvent mes peines : c'est en méditant sur les vérités morales que l'on se con-

sole de tout. Par l'étude du cœur humain, on le connaît dans ses désirs et ses faiblesses; on ne s'étonne d'aucun de ses actes; on les souffre même avec résignation, car on se trouve nécessairement porté à l'indulgence : ainsi, l'art de nous soustraire à notre misérable condition, serait de travailler à nous connaître.

Je vais écrire à M. Audémar; il est accouru auprès de son ami. Quelle profonde sensibilité ! quel généreux dévouement ! J'estime beaucoup M. Audémar, et je l'aime encore davantage. Quel est, en effet, le sentiment affectueux que l'on porte à l'ami de son amant? ce n'est pas de l'amitié simple, c'est quelque chose de plus: on l'affectionne comme un objet cher à celui que l'on aime, comme le dépositaire de tous les épanchemens d'un cœur qui brûle pour vous, comme le confident de toutes les pensées qui se rapportent à vous; sa présence fait plaisir, elle rappelle celle de son ami; on l'aime moins par ses qualités que par son titre, moins parce qu'il plaît que parce qu'il plaît à celui qui plaît. Nous avons souvent cherché avec Monvald à nous rendre compte de ce sentiment; quoi qu'il en soit, mon ami l'éprouve en ta faveur; et il y mêle

quelque chose de tendre qui ne m'alarme pas, tu penses bien ; mais qui prouve combien tu disposes à la tendresse, puisque tu y forces celui même qui a presque épuisé toute la sienne sur une autre.

LETTRE XIII.

M. AUDÉMAR AU DOCTEUR.

J'AI rempli vos ordres; j'ai vu M. le procureur du roi. Il n'est pas saisi de la plainte encore; mais on va lui remettre le procès-verbal signé par M. Dulinand; et alors il faudra qu'il poursuive : son devoir l'y oblige, et l'austérité de ses fonctions lui en fait une loi. On n'a encore fait aucune démarche qui tende à la rétractation de la plainte; au contraire, tout ce qui s'est fait en dernier lieu est dans l'intérêt de la poursuite. M. Dulinand n'aurait-il pas reçu les lettres des protecteurs de Montvald, ou ceux-ci auraient-ils négligé d'écrire? Mais vous n'êtes pas homme à vous être laissé prendre à de fallacieuses promesses; si je vous connaissais moins je pourrais vous engager à vous défier de ces belles paroles, que l'on nomme vulgairement *eau bénite de cour* : Paris est le seul pays du monde où on en as-

perge le mieux les malheureux. Il se fait dans cette capitale un trafic de dissimulation qui fait honte. L'indifférence systématique des puissans, et l'importunité des faibles a donné naissance à cet expédient de fausseté aussi commode aux suppliés que fatal aux supplians : les uns promettent pour ne rien donner, et les autres attendent pour ne rien recevoir. Ceux-ci même imperturbables dans leur crédulité, vont chercher l'espérance à la porte des grands, et s'en retournent toujours chez eux habiter avec la misère. Bientôt, pressés par le besoin, ils reviennent à la charge : les hommes en crédit leur promettent encore; ces hommes, plus cruels que s'ils refusaient sans retour, épuisent les expressions d'intérêt, les protestations, les tournures persuasives, et conduisent ainsi d'espérance en espérance un malheureux jusqu'à l'hôpital, et cela sans le moindre scrupule, parce qu'ils se persuadent que c'est une nécessité de leur position sociale de lasser la sollicitation en se jouant de la bonne foi. Je me trouvais il y a quelques années à Paris, j'avais besoin d'un emploi; je m'adressai à de grands personnages; j'en étais reçu avec affabilité : ils paraissaient s'intéresser

vivement à moi, on aurait dit que leurs promesses partaient du cœur : jeune, sans défiance, j'y croyais, j'étais plein d'illusion et surtout de reconnaissance ; mais les jours s'écoulèrent, on m'avait oublié ; je me présentais de nouveau, même prot estation, et bientôt même oubli. J'ouvris enfin les yeux, je maudis mes prétendus protecteurs en dépit de leur grand nom et de leur puissance. Indigné, j'allais quitter le séjour de la dissimulation, lorsque je rencontrai, au Palais-Royal, deux bons provinciaux que j'avais connus à Valence : leur ton un peu grossier, mais loyal, contrastait avec les manières distinguées de mes brillans trompeurs; c'était l'abandon de la franchise et du bon cœur, je m'y accommodais, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. Ces deux compatriotes, que j'instruisis de mes peines, me firent partir avec eux, et en arrivant à Lyon, sans m'avoir rien promis, sans paraître s'occuper de moi, ils m'obtinrent un petit emploi dans l'administration des domaines. J'ai eu de l'avancement depuis ; je le dois à mon zèle, et l'État n'aurait jamais eu en moi un loyal serviteur si je n'avais rencontré deux hommes qui n'avaient pas respiré

cet atmosphère de dissimulation qui règne surtout dans certains quartiers de la capitale, et qui ne fait pas honneur à la nation la plus généreuse.

Cependant, Docteur, n'allez pas induire de ma boutade contre un usage inhumain, que je me défie de votre sagacité. Il est toujours des exceptions honorables. Parmi les hommes en faveur et les grands personnages, il s'en trouve même à Paris qui aspirent au noble titre de bienfaiteur : mes relations m'en ont fait connaître un assez bon nombre; et je suis convaincu que c'est en de pareils hommes que vous vous êtes fié. Mes visites à la prison se continuent, je me fais à ses horreurs; elle a même certains charmes pour moi; mon ami les lui prête : je ne suis bien que là, et j'y passe mes journées; nous possédons l'art de les rendre courtes; la conversation et la lecture sont les grands abréviateurs du temps.

LETTRE XIV.

Aspaïs a M. Audémar.

Nous ne nous connaissons pas encore, et nous sommes déjà d'anciennes connaissances; j'ai tant entendu parler de vous, j'en ai tant parlé moi-même, que vous n'êtes plus un étranger pour moi ; votre caractère, votre cœur, vos qualités me sont connus ; il n'y a que vos traits que je ne connais pas, mais que je conçois bien : ils doivent être l'image fidèle de votre bonté, l'expression vivante de votre belle âme ; ils ne peuvent que faire supposer tous vos avantages à ceux qui les ignorent encore; pour moi, j'ai déjà recueilli les effets de vos vertus : vous êtes le consolateur de votre ami, et, à ce titre, vous méritez toute ma reconnaissance : vous êtes le confident de celui que j'aime, le dépositaire de ses pensées, vous avez tous les droits à mon amitié ; je vous l'offre, Monsieur; elle est

sincère, elle est inaltérable; je serai trop heureuse si vous daignez y répondre avec la même profondeur de sentiment.

C'est donc vous, Monsieur, qui agitez le cœur de mon ami du plus délicieux mouvement : il vous voit, vous entend, vous parle, et les chagrins dévorans et les peines cruelles s'éloignent de lui; vous êtes son ange de consolation, son bienfaiteur. Ah! continuez à veiller sur lui, modérez ses douleurs; c'est le besoin de votre amitié et le souhait de mon amour.

Les tentatives de M. Duvilliers n'ont pu réussir; mon père est toujours sévère et courroucé contre moi, réservé et silencieux envers maman; il ne vient pas me voir; il donne des ordres secrets. On nous dit que nous partons demain pour Paris, je vous prie d'en instruire Montvald; dites-lui qu'il ne se chagrine point de mon plus grand éloignement, notre correspondance est sûre maintenant, grâce à vos soins. Il ne doute pas de mon courage à repousser toutes nouvelles attaques : l'habitude du péril m'a donné de la bravoure; semblable à ces guerriers qui, pour avoir bravé le danger mille fois, ne tremblent plus à son ap-

proche, je vois venir avec une ferme assurance les coups que l'on me destine. Il faut peut-être s'y résoudre ; l'innocence va être placée sur le banc du crime, comme elle vient d'être traînée dans son horrible demeure. O mon père, quelle honte pour votre famille ! vous voulez déshonorer Montvald, et vous vous déshonorez vous-même. Pour sauver mon ami, je dois dire la vérité, et cette vérité vous fera rougir ; on verra que votre obstination violente m'a égarée, et qu'il n'y a dans notre déplorable affaire d'autre faute que la vôtre.

Il est peut-être sage de laisser ignorer à Montvald la terrible épreuve qu'on nous prépare. L'idée de passer en jugement pourrait trop l'affliger; je me repose sur vous pour le lui apprendre avec ménagement; alors cette lettre pourrait lui être montrée : me voyant toute résignée, il pourrait l'être aussi.

LETTRE XV.

DE MONTVALD A SON AMANTE.

Tu es donc bien cruelle! tu oses soupçonner l'ardeur de mes sentimens; tu crains que je t'aime moins depuis que je souffre beaucoup. Ne me connais-tu donc plus? suis-je devenu étranger à mon Aspaïs du moment où des fers indignes me retinrent loin d'elle? Je ne puis concevoir tes craintes. Le souvenir de ma tendresse, de mon excès de tendresse aurait dû arrêter ta plume; elle a été infidèle à ton cœur en traçant une accusation injuste. Je sens tous mes maux, je les souffre à cause de toi, et j'en serais accablé s'ils avaient une autre origine et un autre objet. Ta pensée repose ma douleur; tu es mon espoir, tu es le port heureux où mon cœur se réfugie du milieu de la tourmente. Sois-moi rendue et je n'ai plus à me plaindre; ta présence dissiperait l'horreur de ma position, tu change-

rais ces verroux et ces barrières de fer en chaînes de roses, le séjour le plus affreux en un charmant asile. Apprends l'excès de ma folie pour toi : je suis accusé d'un crime, je me vois privé de mes habitudes, de tous les plaisirs de mon âge, je suis humilié et captif; eh bien ! j'oublie tout cela pour employer toutes mes facultés à me rappeler ta tendresse : mon imagination te promène à mes regards charmés, je te vois ou dans le parc de Lugny, ou chez les bons fermiers, ou dans le jardin de M. Auffret, ou près de Merville, dans ces bois solitaires témoins de nos soupirs et de notre triomphe : mon âme se repaît ainsi de ces tableaux enchanteurs, et les heures de la captivité et du désespoir s'écoulent dans cette erreur des sens. Mais, je l'avoue, l'on ne peut toujours s'abuser; l'imagination se distend, elle fait place aux souvenirs cruels, et à la triste réalité; elle se rembrunit et fait payer cher l'agréable repos qu'elle a permis. Quand mes rêveries se dissipent, je tombe dans l'abattement; je me vois séparé de la moitié de mon âme; mes fers sont là, ils m'empêchent de m'élancer vers elle, je les secoue avec une rage impuissante, je maudis

mes persécuteurs, j'accuse la nature entière de mes disgrâces; je m'en prends au ciel, au destin, au hasard, et jamais, non jamais à mon Aspaïs..... Je sais trop qu'elle souffre pour moi, et je la regrette dans mes sombres chagrins comme je l'adorai dans mon ivresse.

Conçois-tu bien cette fâcheuse alternative d'aimer avec passion, et de voir qu'on en doute. L'injustice de tes craintes, la vérité traitée de mensonge, le danger d'être moins aimé par fausse prévention; voilà les nouvelles peines dont ta lettre m'a fait le funeste présent. Mais jene veux pas me venger de toi, ni me créer des monstres pour le plaisir de m'en épouvanter. Ton amour est au-dessus des événemens, il ne peut s'altérer des erreurs de l'esprit.

Que tu me plais, quand tu me dis : « Je » veux te sauver. » Hélas ! il me sera doux de devoir mon salut à ton dévouement. Mais ton père ne se laissera-t-il point désarmer par tous ces grands personnages dont M. Duvilliers m'a fait des protecteurs? Le vague de tes discours à ce sujet et la force de tes protestations, me donnent de justes craintes. Un magistrat est venu m'interroger; il a fallu lui dire, et

voir consigner sur un affreux papier ce qui ne devait être tracé que sur nos cœurs pour faire à jamais le charme de leur union : je sentais mon honneur s'en indigner, et pour déguiser la bassesse du rôle que la vengeance me faisait jouer, j'affectais, durant l'interrogatoire, de te nommer mon épouse. Et ne l'es-tu pas, tendre Aspaïs? L'amour, la vertu, nos sermens rendent nos liens sacrés et indissolubles. La mort, que nous préférons au parjure, pourra seule nous désunir. Jamais je ne souillerai mon âme d'un désir qui te soit étranger; jamais aucune femme ne t'effacera de mon cœur : aurait-elle les traits d'Aspasie, les grâces de Phriné, les charmes de Targélia, l'esprit et la tendresse de Sapho, elle manquerait des qualités qui me plaisent en toi, et que seule tu possèdes pour mon bonheur. J'embellis tes formes déjà si belles, tes traits déjà si séduisans; j'exalte tes agrémens, ton amabilité, ta bienfaisance, et je me reconnais encore incapable de bien apprécier tous tes mérites. Il faudrait une révolution dans mon être pour diminuer mon ravissement; il faudrait perdre l'usage de mes sens pour ne plus t'idolâtrer. L'empreinte de ta puissance est

marquée sur toutes mes fibres, toutes les affections de mon âme s'élancent vers toi, t'embrassent, te retiennent, tu es ma propriété et ma vie; aucun autre mortel n'a de droit sur mon Aspaïs : ton père même les a perdus sitôt que ton cœur a parlé, et il n'est pas plus permis à son autorité de contrarier la nature, qu'à son ambition de désespérer tes vœux. Si la société exige son consentement à notre hymen, le ciel nous en affranchit : Dieu est juste, il voit la pureté de nos sentimens, la force de notre inclination; il voit la carrière vertueuse que nous parcourons ensemble, il applaudit à notre union, il la sanctifie; et nous, contens de son approbation, nous devons le bénir et attendre de sa main notre délivrance; oui, douce amie, nous sommes unis à jamais : nous le sommes légitimement envers Dieu, nous n'avons plus qu'à l'être légalement aux yeux des hommes : espérons d'y réussir. Avec l'assistance divine, on triomphe de tous les obstacles; confions-nous en cette seule protection, et bravons tous les périls, en continuant de prendre pour devise, amour, vertu et dévouement.

LETTRE XVI.

Aspaïs à Laurence.

Mes conjectures se sont vérifiées ; nous sommes à Paris. Notre départ du château a été précipité ; nous y étions préparées sans doute, mais la brusquerie de l'ordre nous a étonnées. Avant-hier matin, après notre déjeuner, comme nous arrivions maman et moi dans notre chambre, deux laquais vinrent de la part de leur maître nous inviter à descendre pour partir. Je me précipitai de suite sur la petite boîte qui contient les lettres de Montvald et d'autres petites choses précieuses ; chargée de ce trésor, ne regrettant plus rien dans ma chambre, je rejoignis maman au bas de l'escalier. On nous conduisit à la voiture, dans laquelle était déjà placé l'intendant de mon père, homme taciturne et sournois, qui ne m'a jamais plu ; nous partîmes en gardant un silence profond : nous ne

pouvions rien nous dire avec maman, l'espion était à nos côtés, et nous le méprisions trop pour lui adresser la parole. Pour moi, je repris mes pensées accoutumées, et répétais entre les dents presque toutes les phrases de la dernière lettre de Montvald que j'avais reçue le matin même; il s'y montre piqué, mais son dépit est charmant, ses reproches passionnés, ses protestations absolues. Avec de semblables rêveries j'oublie mes peines passées, et la terreur bien fondée de celles qui me menacent encore. Je vais répondre à Gustave, lui écrire, c'est ne plus craindre au sein de l'inquiétude, c'est m'anéantir pour la douleur, et n'exister que pour une douce satisfaction.

Mon père a dit à maman de m'avertir qu'il doit avoir aujourd'hui un entretien particulier avec moi; je suis à sa disposition; je ne l'ai plus vu depuis le détestable jour; je l'attends et je tremble... Si je suis agitée à son approche, c'est que je sens la difficulté et l'amertume de la lutte que je vais soutenir. Mon respect combat ma fermeté, mais il cède à la vue de l'injustice : j'ai toute la docilité d'une fille soumise en présence de mon père, mais

si j'entends ses lâches propositions et ses ordres cruels, je reprends le courage d'une amante dévouée. Cette lettre ne sera point fermée que l'entrevue avec mon père n'ait eu lieu; je tiens à t'en donner les détails : elle sera orageuse, il faut s'y attendre; elle me laissera beaucoup plus affligée que je le suis; je t'écrirai, j'écrirai à Gustave, et ma douleur se fera de nouveau illusion. Maman recueillera aussi mes pleurs; elle me dit sans cesse que tout dépend de mon courage : il faut que j'en aie beaucoup à mon âge. Lorsque la fermeté n'est que le dévouement de l'amour, une femme qui aime est plus encore qu'intrépide, elle est audacieuse. Le moment approche, M. Dulinand va sans doute venir, je cache ma lettre; il arrive...

Mon cœur est soulagé d'un poids dont je gémissais en silence; j'ai convaincu mon père de mon attachement et de mon respect. J'avais toujours pensé qu'il ne se montrait si barbare que parce qu'il ne croyait pas à l'existence de ces deux sentimens qui n'ont jamais sorti de mon cœur. Aujourd'hui il en a été le témoin, il les a vus dans leur force, il ne peut plus en douter. Cependant je ne me suis

point démentie. En payant un tribut de tendresse et de respect à la puissance paternelle, je n'ai point trahi les intérêts de l'amour. J'ai embrassé les genoux de mon père, je me suis prosternée à ses pieds; il était ému; il m'a relevée, il m'a dit quelques mots bien tendres: « Tu ne voudras donc jamais, chère enfant, » m'obéir et rien faire pour me contenter. » « Oui, mon père, lui disais-je, je vous aime, » je vous respecte; je voudrais ne vivre que » pour vous obéir et faire votre joie, mais ne » faites pas mon malheur : je chéris un homme » vertueux, digne de vous, digne de moi, et » vous le persécutez, et vous me désespérez... » De grâce, conciliez dans mon cœur les sen- » timens qui y règnent, accordez ma tendresse, » ma vénération pour l'auteur de mes jours, » avec ma passion pour l'arbitre de ma vie. » D'un seul mot vous pouvez avoir à vos pieds » deux êtres reconnaissans; ne les rebutez pas, » ne dédaignez pas la consolation de votre » vieillesse. » Je parlais ainsi, j'ai vu les yeux de mon père mouillés de larmes, il gardait le silence; je baisais sa main, j'étais oppressée, je ne pouvais plus rien ajouter; mais lui, reprenant tout-à-coup son ton sévère, me dit,

avec une expression dure : « Le soin de votre
» bonheur m'appartient; je sais ce qu'il exige;
» vous devez oublier l'homme qui vous dé-
» shonore, et vous disposer à vous unir à celui
» qui veut bien encore vous rendre l'honneur.
» Telle est ma volonté: elle s'accomplira. » A
ces mots il m'a quittée consternée et satisfaite
à la fois : j'avais été préparée à son inflexibilité, mais je ne m'attendais pas à son attendrissement. Mon père a le cœur excellent, j'en
ai toujours eu des preuves; mais son caractère est opiniâtre, et sa raison faussée : il a
de vieux préjugés, d'anciennes haines, de
l'orgueil, de l'ambition; il n'en faut pas davantage pour le rendre si différent de lui-même.
de Vieuxnille peut aussi être l'instigateur de
sa conduite blâmable; maman le soupçonne,
je commence à partager ses soupçons : c'est
donc un bien méchant homme que ce de
Vieuxnille; peut-être est-il plus vindicatif
que pervers; il ne pardonne pas à Montvald
de l'avoir humilié, il ne me pardonne pas les
dédains dont j'ai payé ses hommages. Ah! s'il
avait quelque sensibilité, quelque générosité
dans l'âme, il comprendrait qu'aimant Gustave je ne pauvais l'aimer, que la première

inclination est imperméable tant que son objet est fidèle, et que les qualités de mon amant sont trop éminentes et trop appréciées pour qu'il osât y comparer les siennes. Il me serait pénible d'abhorrer un homme qui a prétendu à ma main; mais je sens que je ne pourrais plus estimer celui qui y prétendrait encore. Depuis que j'ai parlé à mon père, je suis moins inquiète; maman est aussi plus tranquille : on a toujours à espérer d'un cœur qui sait s'attendrir : il peut nous être rendu par sa propre impulsion, et se détourner de l'égarement de l'esprit pour venir au-devant de nos vœux. Un instant de douce émotion peut renverser l'ouvrage de l'erreur. Des préjugés enracinés, des passions véhémentes peuvent bien étouffer les sentimens doux et affectueux, mais leur empire est incertain, passager et fragile : un acte de soumission, une preuve d'attachement le détruit sans retour. Il faut que Montvald s'y résolve, qu'il immole sa fierté à notre bonheur; je vais le disposer à cette démarche, travaille à l'y forcer de ton côté; le Docteur se joindra à nous. Il est possible que je m'abuse encore, mais mon erreur est dans la nature; l'enfant qui a du respect

pour ses parens ne peut envenimer leur intention. Il est si doux de croire à la sollicitude paternelle, qu'en douter sans motifs légitimes, c'est être fils dénaturé et indigne. Pour moi, malgré la sévérité impitoyable de mon père, je crois encore à sa bonté, à son indulgence, à sa raison, et je ne désespère pas de l'y faire revenir. Le Docteur s'est adressé aux passions et aux erreurs de M. Dulinand : il aurait dû au contraire seconder mes efforts qui parlaient à son cœur; si je n'ai pas mieux réussi, c'est que j'ai agi intempestivement : mon père avait déjà prononcé, il avait déjà repoussé les prières de nos protecteurs, quand il a résisté à mes larmes. Oui, il faut que des espérances fallacieuses agissent puissamment, que l'art de la corruption s'exerce sur mon malheureux père. Je le reconnais, de Vieuxnille seul peut égarer M. Dulinand, en ranimant ses passions lassées de tant de combats, en tenant éveillées sa haine et son ambition : si j'étais sûre d'une telle perfidie, que j'abhorrais celui qui en est capable; il se dégrade, il se déshonore, il souille ses beaux titres de famille; je lui vouerai un mépris égale à ma haine.

M. Dulinand m'a parlé de religion, et m'a accusée d'en manquer. Il veut, dit-il, épurer mon cœur par les préceptes de l'évangile, et le livrer aux exhortations des prêtres. Son accusation étrange a été repoussée de toutes mes forces, et je n'ai point refusé pourtant les secours religieux qu'il m'annonce. Dieu connaît l'intérieur de ma conscience, il reçoit tous les jours mes vœux et mes hommages; je ne me permets pas une action dont j'aie à rougir devant lui; je lui demande avec ferveur de me soutenir dans de bonnes dispositions, de me protéger dans la carrière périlleuse de la vie, de me rendre par sa toute puissance agréable à sa justice. Je ne me lève pas que je ne lui adresse une prière simple et fervente, je ne me couche pas sans lui rendre des actions de grace : je pousse même cette obligation jusqu'au scrupule : durant le jour je ne serais pas tranquille, la nuit je ne reposerais pas si je ne m'étais acquittée de ce saint devoir. Il m'est arrivé dans l'accablement où j'ai été en proie, de succomber à la fatigue, de m'endormir sans avoir fait ma prière; une sorte de regrets troublait mon sommeil, et je finissais par me réveiller comme

en sursaut : reconnaissant mon oubli, je me précipitai à terre, je demandai d'abord pardon au Tout-Puissant, et j'achevai ma prière accoutumée. Je suis convaincue que Dieu est le témoin de toutes mes actions : il me semble voir une portion de son esprit qui embrasse l'Univers, m'entourer, m'observer et m'applaudir : oui, m'applaudir ; je n'ai encore rien fait qu'il puisse blâmer, rien fait dont je ne lui aie demandé son agrément. S'il eût trouvé mon cœur coupable, il m'en eût avertie : je l'élevais jusqu'à lui, je lui soumettais tous mes actes, tous mes vœux ; persuadée que la conscience est cette partie de notre âme où il communique avec sa créature, je me recueillais, j'écoutais sa voix ; aucun reproche, aucun murmure, aucun trouble ne se faisait entendre, et j'étais tranquille ; ce calme satisfaisant, interprété encore par ma raison, me disait assez que je ne pouvais être coupable.

La divinité n'a placé dans nos âmes deux facultés dominantes, que dans la vue d'en faire le point de communication entre elle et nous. La raison est l'organe de sa sagesse et de sa justice éternelle, la conscience le sanctuaire d'où il nous fait entendre son approbation

ou son mécontentement. Je me suis fait à peu près ces idées de Dieu et de l'homme. J'ai toute confiance en la religion chrétienne; j'adore Dieu le fils, comme j'adore Dieu le père, parce que je conçois fort bien que cette grande âme qui règle et vivifie l'Univers, qui l'a tiré du néant ou formé du chaos, a pu animer la figure d'un homme pour se communiquer avec nous plus sensiblement, et nous donner ses lois. L'évangile qu'on ne peut lire sans être touché jusqu'au fond du cœur, dont la sublime simplicité élève l'âme et la remplit d'un saint ravissement, l'évangile que je lis souvent pour me donner des émotions que j'appelle divines, est un monument éternel de la vérité de notre religion. Mais je m'aperçois que sur ce chapitre je ne tarirais pas, et je ne veux point m'ériger en docteur de Sorbonne. Si je t'ai parlé dans cette lettre de religion, c'est pour te convaincre que je n'en manque pas. Tu aurais bien pu partager la prévention injuste de mon père, car depuis que nous nous connaissons, nous n'avons jamais touché aux questions religieuses. J'évite d'en parler, et tu me ressembles : à quoi bon discourir sur des devoirs qui trouvent tant de contradicteurs;

je me suis fait une croyance que je sais être bonne et vraie, je la suis exactement, et la renferme en moi-même, car je n'ai ni la prétention ni la volonté de faire des prosélytes. Mon père va m'envoyer des ecclésiastiques. Ils me parleront de la foi; ils se déchaîneront contre la raison; je les écouterai avec patience; je sais d'avance le texte de leur discours. Je suis prête à rétorquer tous les argumens, je remonterai s'il le faut sur les bancs; tu sais combien j'ai la rage de la dissertation, depuis que je fréquente Montvald, et combien je m'y plais quand il faut défendre des vérités qui lui sont favorables.

LETTRE XVII.

M. Audémar a Mlle. Dulinand.

Que je vous remercie de m'avoir écrit, mademoiselle; que je vous suis reconnaissant de votre délicate obligeance! que cette lettre m'a payé de tous les vœux que je forme pour votre bonheur! vous parlez de mes services, ils ne sont rien auprès de ceux que vous méritez; et d'ailleurs mon amitié s'est acquittée de ses devoirs : ce que je fais pour mon ami, vous ne m'en devez aucune reconnaissance. Je ne favorise sa passion que depuis que j'en apprécie l'objet. Vous êtes pour beaucoup dans nos entretiens, dans nos soins; j'apprends tous les jours à vous connaître mieux, à vous estimer davantage : je vous vois toutes les vertus qui relèvent votre sexe, et toutes celles qui honorent le nôtre. Avec quelle tendresse vous goûtez le charme d'aimer, avec quelle résignation vous supportez le malheur de

ıuffrir ! Vous voyez sans effroi l'approche de
ɔuveaux dangers ; votre courage les attend,
ımme votre raison les a prévus.
Oui, il n'en faut plus douter ; M. Dulinand
résisté aux sollicitations de vos protecteurs ;
n'a point retiré sa plainte, au contraire il
ı confirmée, et les magistrats son définiti-
ment saisis de votre déplorable affaire.
ɔus y êtes préparée, il ne peut y avoir de
ndiscrétion à vous l'annoncer ; Montvald en
t instruit, il en a reçu la nouvelle avec in-
gnation : il s'est résigné bientôt en parlant
vous. J'ai fait alors ce que vous m'aviez
ɔommandé ; je lui ai montré votre lettre :
'a lue avec avidité, et après l'avoir lue il a
plus confiant et plus tranquille. Vous êtes
ı défenseur, sa protectrice ; qu'a-t-il à
ıindre ? les lois seconderont votre dévoue-
ınt, elles s'uniront à vous pour repousser les
rigues de vos ennemis. Un magistrat d'A-
ɔns m'a donné l'avis que le chevalier de
ɔuxnille était l'artisan de vos malheurs, et
'il ne se lassait pas de déprimer Montvald
ıs l'opinion de ses juges. Je ne croyais pas
jeune homme capable de tant de noirceur :
nour-propre piqué est souvent plus cruel

que la passion la plus atroce : vous n'avez pas ménagé le sien, et vous ne le deviez pas ; il eut s'en venger, et malheureusement il en a uelques moyens. Mais ne nous rebutons pas ; a prévention que l'on fomente contre un in-ocent se dissipera devant la vérité : vous la erez entendre cette vérité, sensible amante ; lle va parler par votre bouche ; et la convic-ion que vous ferez entrer dans l'âme des uges en chassera tous les venins déposés par a calomnie. J'attends ce jour de la justice vec un doux espoir, je l'attends avec une mpatience égale à la vôtre. Je ferai mon pos-ible à Amiens pour en hâter le moment : otre incertitude serait insupportable, si elle e prolongeait ; ce n'est pas que nous devions raindre ; mais l'incertitude entourée même e confiance produit toujours un tourment. otre ami est dans les fers ; il faut aussi les riser au plus vite : je m'efforce bien de les i rendre moins pesans, mais ma main est op faible, je ne puis que l'en soulager ; vôtre seule est toute puissante, elle l'en dé-vrera. En attendant elle doit m'aider dans es soins ; écrivez souvent à Gustave : quand reçoit de vos lettres, il est si heureux que

je voudrais sans cesse lui en montrer une nouvelle : cette prière est pour le moins inutile, mais je l'ai faite pour vous parler du plaisir qu'a Montvald à vous lire. Si vous pouvez écrire un mot au Docteur, dites-lui que je suis instruit du mauvais succès de ses démarches, et engagez-le à ne point se rebuter. C'est un si bon ami; j'attends dans quelques jours de ses nouvelles. Vous n'avez plus de secret pour votre estimable mère, vous lui parlerez de ma lettre; dites-lui bien que j'ai toujours convenablement interprété sa conduite; que j'ai aimé la mère sensible, que j'ai estimé l'épouse respectueuse, et qu'aujourd'hui j'aime et j'estime sans réserve la femme vertueuse, forte et bienfaisante.

LETTRE XVIII.

Aspaïs a de Montvald.

Je t'ai affligé involontairement et par ignorance sans doute ; mes craintes n'allaient pas jusqu'à te croire indifférent : tous les maux dont tu gémis, je te les ai attirés. Je pouvais bien croire que ta tendresse ne se lassât de souffrir, que tes douleurs ne m'adressassent quelques reproches ; mais cette crainte que je manifestais partait de ma raison et ne venait pas de mon cœur : Je sentais en moi-même le désaveu de ce que je croyais : ce murmure intérieur me donnait une confiance que j'ai eu tort de ne point t'avouer. Tu as dû voir pourtant que je revenais de mes soupçons, que je les traitais de chimères : oui, Gustave, je n'ai cessé de croire à ta flamme pure, dévouée et véhémente ; mais je m'étais habituée à entendre de ta bouche de douces protestations qui flattaient ma con-

fiance ; tu me les répétais tous les jours, toutes les heures, souvent mille fois dans une heure, et depuis notre fatale séparation, je ne les entendais plus.... Il fallait bien les ramener encore, les lire dans une lettre avec tout l'abandon d'un cœur sensible, avec toute l'énergie de ta plume ardente. C'est ce que je voulais, et c'est ce que j'ai obtenu ; excuse mon expédient, il contentait mon amour ; mais il fâchait le tien, excuse donc une égoïste, mais attends.... Ai-je bien fait un acte d'égoïsme? j'abhorre ce vice pourtant. Ceux qui s'en trouvent affligés sont des monstres dans la société des hommes. L'amour, ce mouvement expansif et affectueux qui déplace l'âme pour en entourer un être chéri, l'amour m'aurait-il fait connaître un sentiment aride et rétréci. Ah ! non, Gustave, je t'aime avec excès, et je désire d'être aimée de même; mes craintes ne s'élèvent dans mon esprit que pour l'enchantement de mon cœur, je ne crée des doutes que pour le plaisir de les détruire; c'est un jeu de ma flamme qui l'entretient et le ranime; ta tendresse, loin de s'en alarmer, doit en être charmée : mes inquiétudes doivent dissiper les tiennes.

L'expression de mon dévouement te plaît, que sera-ce de son action? Tu me verras intrépide et audacieuse, m'accuser pour te défendre, m'humilier pour te sauver, immoler mon honneur au tien; tu me verras pleine de courage, avilir la partialité, renverser la prévention, faire pâlir la vengeance. Je te couvrirai de mon audace, et je mépriserai ma honte, en m'honorant de ton triomphe. Mon âme s'élève, mon imagination s'exalte; je voudrais déjà être au moment du combat. Je te verrai ce jour-là, à ta vue je serai trop forte : tous les efforts de la haine, et toutes les séductions ne pourront arrêter mon entraînement. Personne ne te l'a dit encore; mon père m'a fait revenir à Paris, il m'y entoure de personnages mystérieux qui m'importunent de leurs discours; Un vieux radoteur, un prêtre hypocrite et une dévote maligne sont les êtres insupportables qu'il me condamne à voir; ces gens incommodes se relèvent à la porte de ma chambre, ils viennent l'un après l'autre m'obséder de leurs paroles mielleuses et perfides. Mon affabilité naturelle m'expose à un bien rude supplice. Je ne puis les brusquer; j'en ai la volonté, j'en prends la résolution et je man-

que de hardiesse. Leur persévérance cruelle s'enhardit de cette sorte de faiblesse qu'ils prennent pour un affaissement de ma passion. Ces méchantes gens ont bien l'art de me tourmenter ; ils me flattent de leurs complimens, ils prennent le ton affectueux ; je ne puis leur rendre des outrages : je sais qu'ils le méritent, leur manège est trop vil ; mais il est plus fort que moi de rudoyer qui me caresse. J'espère par ma constance de les dégoûter de leurs formes polies et insinuantes; je les attends avec le ton de l'aigreur et de la violence ; il faut que l'on me pique, que l'on m'outrage pour me rendre à ma fermeté. Ce terme n'est pas loin, déjà l'ecclésiastique perd patience; il se rebute de me flatter pour me gagner , il s'aperçoit que ma docilité ne prouve rien pour ma conversion ; il commence à se montrer sévère , et je commence à ne plus le redouter. La dévote avec son sourire malin est peu à craindre : je n'ai qu'à la regarder pour être moins affable : les traits de son visage annoncent la fourberie ; je ne puis à son égard me faire illusion ; aussi, jusqu'à présent, c'est la personne des trois que j'ai le moins ménagée. Le vieillard est un bon

homme; arrivé auprès de moi avec la leçon toute faite, il me la récite tous les jours. Tu vois, cher Gustave, que mon père est réduit à de bien minces expédiens, il m'importune, sans me changer; ses artifices ne rapportent rien à ses espérances, il les emploie à pure perte. Que ne le reconnaît-il enfin! mais la vengeance qu'on souffle dans son âme lui fait un besoin de son erreur! il espère de me séduire pour te perdre: s'il pouvait m'attirer à son parti, il aurait bon marché de toi; il se servirait de ton Aspaïs, de ton épouse pour t'enfoncer le poignard dans le sein. Quelle infernale conception! et mon père, celui qui me donna l'être, en serait capable! non, non, il ne l'est pas, il ne peut l'être! Une main étrangère et atroce façonne son cœur à la barbarie; dès long-temps elle travaille à le rendre cruel, et je ne la soupçonnai pas; j'étais seulement surprise du changement subit d'un père que j'avais toujours connu sensible et bienveillant, et à qui je ne connaissais que les défauts de l'obstination et de la vanité. Loin de ses conseillers, il revient à lui-même: je ne désespérerais même pas de le fléchir s'il pouvait m'entendre quelquefois,

et ne jamais les écouter. Dernièrement j'ai eu un entretien avec lui, je l'ai ému par mes respects et mes larmes; je l'ai même attendri en lui parlant de mon amour, et si je n'ai pu l'ébranler entièrement, c'est que je ne pouvais tout faire en une seule fois. En le quittant, j'étais satisfaite, j'avais quelques espérances; je me persuadais qu'un acte de soumission pourrait achever sa défaite. Aujourd'hui je n'ai plus la même confiance. Je vois qu'il ne faut pas compromettre l'innocence par les démarches du repentir : tes supplications seraient mal interprétées; on les dirait le résultat de tes frayeurs, on les changerait en preuves de culpabilité. Ne supplions pas nos ennemis, ils sont impitoyables. Je ne connais d'accommodement avec la haine, que les arrêts de la justice. Confions-nous en notre bonne cause, et espérons dans la sagesse des lois, et dans l'intégrité de leurs organes. Nous triompherons, Gustave, nous serons heureux; c'est ton Aspaïs qui t'en assure, elle en a le pressentiment, et bien plus, un oracle le lui prédit. Maman est une nouvelle Pythonisse; elle n'est pas couverte de la peau d'un serpent, elle n'entre pas en fureur, mais en me

parlant elle a le visage coloré du feu de la persuasion; elle est agitée de l'ardeur de me convaincre. Tu sais si je dois prendre plaisir à l'entendre, je passe des heures entières auprès d'elle, écoutant ses prophéties, et me complaisant à examiner leurs probabilités.

Mais toi, pauvre Gustave, tu gémis, tu souffres, tu n'es plus libre; les distractions de ton âge te sont enlevées : ce n'était pas assez de la douleur, il fallait que l'ennui et la tristesse vinssent remplir tes jours. La contrainte où tu es, la corruption qui t'entoure, le crime dont tu respires l'haleine, tout doit abîmer ton cœur dans le trouble et l'amertume : les plaisirs de la ville que tu goûtais avec une modération si exemplaire, mais que tu goûtais avec charme, te sont défendus; ceux de la campagne qui ouvraient ton âme à une douce mélancolie, et doublaient ton existence en flattant tes goûts; ces promenades solitaires sous les arbres touffus, à l'ombre de ces hêtres antiques où tu semblais encore entendre la voix mystérieuse des Druydes; cette chasse que tu faisais aux hôtes des bois, en regrettant de les tuer, tous ces délassemens te sont ravis, et tu en jouirais encore si tu ne

m'avais connue !.... Hélas ! depuis que tu es captif, mon cœur est plus oppressé : il me semble que tes chaînes en empêchent les battemens ; je soupire avec plus de force, le calme ne revient pas ; je cherche à me distraire de toi, ton image me poursuit : je te vois souffrant, je m'attendris, et je tombe dans un état d'anéantissement. La lecture qui faisait mes délices n'a plus aucun attrait, la conversation dont tu n'es pas le sujet me lasse et m'incommode : mes discours son toujours dans le vague, je ne prends goût à rien. Hier au soir le ciel était serein, l'air calme ; je descendis au jardin, j'y rêvais à toi, et mes rêveries étaient mêlées d'amertume ; je te désirais, je pensais à ta captivité, et en regardant cette belle soirée, cette lune si brillante, je regrettais que tu n'en puisses jouir avec moi.... Hélas ! que fais-je ici, Montvald? j'accroîs tes peines, j'irrite tes maux; je suis confuse, mes pleurs inondent ce papier, ma plume tombe de mes mains....

LETTRE XIX.

Réponse.

Aspaïs confuse, Aspaïs en pleurs, et de quoi rougir, de quoi t'affliger? Ne sommes-nous point vertueux, ne suis-je pas ton ami? L'abandon touchant de ta lettre à rouvert mon âme aux délices que je ne goûtais plus; elle m'a fait sentir mes privations, mais avec un charme voluptueux qui rachetait ma douleur. Je te vois pleine de confiance, agitée de désirs, attendrie, inquiète : toutes les émotions de ton âme passent dans la mienne, elles y éveillent des sentimens assoupis; je reviens à la joie, au plaisir, je m'y abandonne sans crainte et sans remords; je me venge sur ton image des respects que je dois à ta personne. Je n'arrête jamais mes désirs, je leur permets de me troubler; ils se prolongent, ils s'agrandissent, je les couvre du voile de l'hymen... O supplice enchanteur, vous me dérobez aux tourmens de ces lieux, vous me transportez au

sein du bonheur suprême. Puis-je me plaindre de vous! Je préfère le trouble où vous me jetez à la sombre mélancolie où m'abandonne le calme de mes sens; vos excès me sont plus supportables que le souvenir pénible de mes malheurs; condamné à souffrir, je regarde votre cruauté comme le plus doux des biens. O mon Aspaïs, renouvelle cet état d'enchantement, ne crains plus de me faire du mal; je suis trop heureux, quand tu m'en fais de semblable.

On essaie de te séduire, on te parle de religion; les misérables! la fourbe hypocrite ose-t-elle bien approcher d'un cœur où l'amour de son Dieu et la vertu la plus pure règnent avec tant d'empire! Ils cherchent à te dégoûter d'un sentiment légitime et profond; ils veulent affaiblir ton attachement pour moi; ils n'ont donc aucune idée de sa force? leur aveuglement est égal à leur perfidie. N'ont-ils pas vu que les liens dont nous sommes unis résisteraient aux efforts du ciel même. D'où vient leur confiance? elle t'est injurieuse, il faut la détruire. Quoi! tu crains de rebuter l'infamie qui vient calomnier ton amour; tu vois la fourbe ramper autour de toi, et tu

n'oses la démasquer, tu n'oses la chasser de ta présence! oui, je te blâme de ta faiblesse; elle t'offense et peut me perdre. Réserve ta douceur pour un meilleur usage : songe que l'affabilité est bassesse quand elle résiste à l'injure : les vils agens de nos ennemis verront dans ta longanimité un ralentissement à ta flamme; ils iront même jusqu'à croire que tu t'es livrée à moi par un désir brutal et non par un sentiment honnête; ils soupçonneront ta constance, ton honneur. O mon Aspaïs, fais-leur voir que ces beaux sentimens ornent ton âme divine; fais éclater tes vertus à leurs yeux pour leur faire honte. Ma bien-aimée, renvoie ces gens, confonds leurs projets, fais leur voir que tu es une amante chaste et une épouse dévouée. Hélas ! que ne suis-je libre, je te délivrerais bientôt de la gêne que tu t'imposes. Penses-tu que je puisse supporter l'idée d'être calomnié auprès de toi ? je sais bien que tu arrêterais l'audace du calomniateur, mais un mot perfide, un mot infame frapperait ton oreille, et il serait dirigé contre moi, et tu l'aurais entendu.... Aspaïs, je t'en conjure, deviens brutale pour ma tranquillité, oublie ta douceur angélique, arme-toi de l'indigna-

le crime inspire. Je le sais bien, un
iers agrémens de ton sexe est l'aménité
uceur, mais on en est dispensé envers
ans : on ne leur doit que les dédains et
ges. J'ai peut-être tort d'insister, mais
ıoi : l'idée que l'on essaie de te sé-
'a fait un mal irréparable ; on couvre
teau de la religion la plus noire perfi-
vient, au nom d'un Dieu, relâcher les
es plus saints ! Qu'exige-t-on de toi ?
re et un crime. La religion ne veut
ir l'union des cœurs. Elle fait une loi
e la fidélité conjugale, de l'amour
t, de l'affection mutuelle des époux ;
avec horreur le rapprochement forcé
êtres qui se repoussent ; elle n'irait
audir aux coupables égaremens où ils
.raînés l'un et l'autre. La religion, ali-
ɜ notre âme, ne peut s'opposer aux
de la nature, elle n'en condamne que
comme passion nuisible. Notre atta-
t est un vœu libre de nos cœurs, il est
icat et honnête; c'est un lien indes-
ɜ digne de la bénédiction du ciel dont
uvrage. Rappelle-toi combien ces vé-
ırent chères, combien tu te plaisais à

es développer ! Ton père a donc une bien
ausse opinion de ton esprit ; il pense avoir
ffaire avec une de ces petites filles irréfléchies
t légères, dont la conception peu exercée se
rouve bornée à une sphère étroite, qui se
aissent subjuguer par un dehors d'autorité et
ntimider par les menaces, et qui, faibles par
neptie, croient sans examen et se prêtent à
out. On n'a point amusé ta jeunesse d'une
cture frivole ; de bons livres furent l'aliment
e ton esprit ; livrée à la méditation par goût,
as acquis un jugement solide ; et ce qui me
pond de ta résistance aux attaques de la
duction, c'est une philosophie saine, puisée
ar ta raison aux meilleures sources. Ce prê-
e, cette dévote, ce vieillard vont te parler
es supplices de l'enfer, vont t'étourdir de
ille tableaux ridicules à force d'être ef-
ayans, te décrire en détail ces monstruo-
tés dégoûtantes dont on épouvante les
es faibles et les esprits ignorans. Mais tu
en seras point effrayée, toi qui appris à te
ire une idée plus juste des supplices éter-
ls, toi qui me disais naguère, en parlant
s peines réservées au méchant, que tu les
ncevais un éloignement éternel de la pré-

sence du Très-Haut, et une agitation épouvantable donnée par les remords. Est-ce toi, ange de vertu et d'innocence, que l'on veut menacer d'un tel supplice? Est-ce toi, dont tout le crime est d'aimer l'époux de ton choix, que l'on peut outrager par des menaces indignes? Si tu veux le permettre, j'écrirai à ton père pour lui reprocher sa conduite. Je suis bien-aise que tu aies changé d'avis au sujet de la démarche humiliante que tu désirais. C'eût été m'exposer à un refus outrageant et à tout le venin de la malignité. Si jamais je dois me soumettre au père de mon Aspaïs, ce ne peut être lorsqu'il menace mon honneur, et m'arrache ma liberté. Je ne lui dois maintenant que de l'indignation. Une fois rendu à l'estime publique, et libre de fers, je pourrais oublier sa tyrannie, et respecter encore son titre.

Quel attendrissement j'ai éprouvé en lisant les jolies choses que tu me dis sur ma captivité. Hélas! elle t'est pénible; tu sembles la partager, tu regrettes de me sentir privé de tous mes plaisirs; un beau clair de lune, une belle soirée redoublent ta mélancolie et tes regrets; je ne jouis pas de leur douceur, je

n'en sens pas avec toi le charme. Oh oui, mes chaînes sont affreuses, mais celles qui m'attachent à toi m'en font oublier l'horreur. Mes privations mêmes me sont douces en rêvant à ton amour; elles ne reviennent terribles qu'en cessant de me faire illusion, alors je suis triste, désespéré; mais ton souvenir m'enlève bientôt à cet état déplorable pour me replonger dans un doux enchantement.

LETTRE XX.

Mme. d'Orneuil a de Montvald.

Je devrais pleurer avec vous, si l'espérance d'un meilleur avenir vous eût été ravie avec votre liberté; mais je ne fais que partager votre indignation, et je la sens grandir encore, depuis que je vois l'artifice se liguer avec la violence. M. Dulinand ne se lasse point: il ose aujourd'hui appeler à son secours la religion; il prétend que sa fille en manque; et Dieu sait quelle doctrine il voudrait substituer aux principes qu'elle suit, et dont elle s'honore. Il voudrait lui inspirer de faux scrupules pour la détourner de son inclination, l'effrayer, l'intimider, lui souffler l'ingratitude dans l'âme, la rendre enfin docile à ses volontés, en l'épouvantant par toutes les absurdités de la superstition. L'astuce et la captation ont beau se décorer des dehors religieux pour corrompre le plus tendre dévouement,

Aspaïs n'est pas fille à se laisser séduire. Son père ignore sans doute la portée de son entendement. Elle m'a écrit quelques mots sur ses principes religieux qui dénotent en elle un grand sens, et une solidité de principes étonnante pour son âge. J'augure bien de mon amie. Que vous êtes heureux, Monsieur, d'être aimé jusqu'à l'adoration par une femme courageuse et éclairée ! Ses vertus vous sauvent de l'acharnement de vos ennemis; vous devez vous reposer sur elle : il est impossible d'aimer avec plus de dévouement, d'être capable de plus de renoncement à elle-même pour vous arracher au péril. Ne pouvant plus douter de sa tendresse, ne doutez jamais de son zèle.

Elle a eu un entretien avec son père, elle croyait l'avoir attendri; elle a tant de respect pour l'auteur de ses jours, qu'elle lui prête une tendresse dont il doit être dépourvu. Fille tendre, elle était si enchantée d'avoir vu son père moins courroucé, qu'elle croyait achever de l'ébranler par vos soumissions; elle m'invitait, dans son enthousiasme, à vous y engager, et vous voyez que je n'en fais rien. D'ailleurs, lui obéirais-je, nous

obéiriez-vous ? Je vous connais trop sage et trop fier pour que vous osiez vous déterminer à une humiliation et à une démarche impolitique.

Mon époux est de retour de son voyage; avant son départ, je lui avais déjà parlé de vous, mais sans lui dire que vous étiez l'amant de mon amie. Maintenant que vos liaisons et vos malheurs sont dans toutes les bouches, j'ai pu être indiscrète impunément; j'ai donc raconté vos infortunes à M. d'Orneuil. Il fallait le voir comme il s'intéressait à votre sort et à celui d'Aspaïs. Vous êtes devenu le sujet de nos conversations, et vous êtes plaint, et l'on fait des vœux pour vous du matin au soir. Mon époux veut aussi vous être utile; il veut, aux approches de votre jugement, travailler dans Paris à vous rendre quelques puissances favorables. Je vous connais, Montvald; vous êtes tout honteux d'être réduit à avoir besoin des bons offices de chacun; mais je présume tant de votre amitié pour moi et de votre estime pour mon époux, que je ne doute pas de votre plaisir à recevoir nos services. Adieu, ne vous impatientez pas, et surtout ne vous désespérez pas; le

ciel n'est pas toujours chargé d'orages. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Audémar, mais je vous prie de l'assurer de mon estime et de mon respect. Remerciez-le de ma part de son généreux dévouement pour vous : il est venu faire veiller l'amitié à la porte d'une prison, et il s'est acquis la reconnaissance de tous vos autres amis.

LETTRE XXI.

LE DOCTEUR A M. AUDÉMAR.

L'OBSTINATION de Dulinand a détruit ma confiance, et n'a point ralenti mon zèle. Montvald doit subir un jugement, je lui prépare la bienveillance de quelques-uns de ses juges; ceux que je ne pourrais lui gagner seront inconnus de mes amis. On s'avoue, avec un sentiment pénible, la nécessité de disposer à la justice des magistrats destinés à être les vrais organes de la justice. S'ils étaient tous ennemis de la prévention, si tous fermaient constamment l'oreille aux perfides insinuations et aux paroles insidieuses, l'innocence accusée n'irait pas se les rendre favorables par des pratiques indignes d'elle: pour être accueillie, justifiée et vengée, elle n'aurait qu'à se montrer avec sa simplicité et sa franchise. Mais ils sont hommes, et leur malheureuse facilité à se laisser prévenir par

la malveillance, toujours active et astucieuse, fait un besoin à la vertu méconnue de recourir à l'intrigue pour éviter le déshonneur. Le calme de la conscience lui-même ne console pas assez de la perte de l'estime publique : des juges intègres, mais prévenus ou séduits, pourraient flétrir d'un arrêt infame notre jeune ami, le plus honnête des hommes. Je ne le sais que trop : M. Dulinand et le perfide de Vieuxnille font agir leurs amis; ils les animent de leur haine, et, armés de l'affreuse calomnie, ils fomentent la prévention. Les juges aspirent sans défiance les poisons qu'une lâche vengeance répand à leurs côtés. Dans l'affaire de Montvald, c'est du choix des jurés que dépend son destin. M. le préfet et le président des assises, arbitres de ce choix, vont être entourés par l'obsession et l'intrigue. On les dit vertueux et sages; si nous pouvons leur montrer les piéges qu'on tend à leur impartialité, ils s'empresseront eux-mêmes de les éviter : pourvu que la balance de la justice soit égale, elle penchera en faveur de l'innocence. Nous ne pouvons signaler aucun juré parmi ceux qui doivent entrer en fonctions; mais nous demanderons qu'on écarte les hom-

mes faibles qui se laissent endoctriner, et les ambitieux qui agissent au gré de la puissance: être jugé par ses pairs, c'est être assuré de son droit. L'institution du juri est une excellente garantie; mais, pour atteindre à toute sa perfection, elle doit être libre de l'influence des passions humaines; et, mon ami, nous ne pouvons le cacher, il n'y a dans cette affaire que trop de passions soulevées contre Montvald : on m'a assuré qu'à Amiens, M. Dulinand met de son côté tous les pères de famille. Son autorité méprisée, sa fille poussée à la rebellion par un vil séducteur, sa fille enlevée à sa tendresse par un lâche ravisseur, tel est le tableau qu'il fait de ses peines. Il n'y met pas en regard l'esquisse de ses cruautés; il ne parle ni de l'ambition ni de la haine, qui lui font porter une main sacrilége sur les plus beaux nœuds que la nature et la vertu aient jamais formés. On le croit à plaindre, et on le plaint. Des gens qui, par esprit de parti, se croient dispensés de toute humanité; des ministres de la religion qui agissent en sens contraire des devoirs de leur état; des personnes timorées et faibles qui, n'ayant aucune idée de la véritable morale, se conduisent par des

maximes absurdes; puis la foule des indifférens qui sont de l'avis du plus grand nombre; puis les gens du peuple qui ne pouvant juger de rien, croient à ce qu'ils entendent dire; tous ceux enfin qui n'ont pu être instruits de la vérité des faits, partagent la fatale prévention élevée contre de Montvald. Les détails les plus hideux de noirceurs et de faussetés sont partis de Paris. Le chevalier de Vieuxnille, le lâche de Vieuxnille, a travaillé sourdement à perdre son rival dans l'opinion publique. Malgré nos efforts et notre constance, nous serions bien faibles contre sa puissante cabale, si Mlle. Dulinand ne devait s'unir à nous, si elle ne devait elle-même plaider la cause de notre ami. On sent combien sa déposition peut lui être favorable; on voit que son dévouement va dessiller tous les yeux; on voudrait la séduire, la dégoûter de son amour, la rendre la plus méprisable des femmes. Grâces au ciel, l'amie de Montvald ne peut s'avilir. On la met aux prises avec la captation, en oubliant qu'elle est un prodige de fidélité et de vertu : un prêtre, indigne de ce nom, vient près d'elle jeter le blâme sur sa conduite, et calomnier les intentions de Montvald; il cher-

che à effrayer son esprit, à troubler sa raison, pour lui faire trahir son penchant. Deux autres agens suborneurs le secondent; l'un est une vieille baronne qui a passé les soixante années de sa vie dans les intrigues, dont la jeunesse dissipée a été funeste à plus d'un ménage, et qui, depuis le retour de l'âge, poursuit de sa malignité ceux qui n'ont rien à se reprocher, et trouble de ses médisances les malheureux qui ont à rougir de quelques fautes; perfide, artificieuse et bavarde, elle s'est fait une réputation d'intrigante et d'habile suborneuse. De Vieuxnille l'a présentée à M. Dulinand, qui a osé la placer près de sa fille. Ce père égaré lui a adjoint un vieillard octogénaire, dont la nullité est reconnue; c'est un de ces vieux parasytes, ou, comme on les nomme maintenant, *pique-assiettes*, qui est toujours au service de l'Amphytrion chez qui l'on dîne. Il n'est sans doute placé près le prêtre et la baronne que pour en imposer par sa perruque à ailes de pigeon, sa figure doctorale et ses quatre-vingts ans. Mlle. Dulinand est importunée de la visite de semblables personnages; mais leurs importunités et leurs discours ne lasseront point sa constance : son

père doit déjà reconnaître que ce dernier expédient ne vaut pas mieux que tous ceux dont il s'est avisé. Nous aurons sa fille pour protectrice de notre ami ; nous verrons sa rage se morfondre, et j'aurai la satisfaction de me venger de sa coupable obstination, en ne cessant de le contrarier. Quel aveuglement doit être le sien ? Il voit son ancien camarade, son meilleur ami, celui dont il avait toujours honoré la délicatesse et la probité, prendre le parti de sa fille et de Montvald contre lui ; et cet étrange abandon ne le fait pas réfléchir, ne le fait pas rentrer en lui-même. O combien la vengeance et l'ambition, enracinées dans une âme ardente, l'éloignent de la nature, et la rendent différente d'elle-même !

LETTRE XXII.

Réponse.

Je le vois, notre jeune ami est dénoncé au jugement des hommes; il doit lutter contre la haine, contre l'injustice, il a même à redouter la vertu. Ici, le scandale que l'on prête à son affaire soulève tout le monde contre lui. Au mot de rapt et de séduction, tous les cœurs se ferment ou s'indignent. La malveillance va partout soulever la prévention; les hommes les plus sages se laissent égarer. Ma voix est comprimée, on ne veut plus l'entendre. Les plus modérés disent que l'amitié m'aveugle; les plus exaspérés étendent presque sur moi le mépris qu'ils ont pour Montvald. Toutefois si j'avais le malheur de voir condamner mon vertueux ami, je n'accuserais point l'intégrité des jurés, ni les rigueurs du ministère public; je m'en prendrais à la faiblesse humaine, qui se laisse circonvenir et séduire, qui, une fois

sous le charme, repousse la conviction, et regarde la vérité comme une imposture. Je l'avoue, si je ne connaissais l'affaire de Montvald dans ses moindres détails, je partagerais ici l'erreur commune; j'entendrais dire en tous lieux: «il est coupable», et je le croirais. Lorsqu'un de ses amis essaierait de me prouver le contraire, je n'aurais aucune foi en ses preuves, je me défierais de ses protestations; et, sans croire manquer à la sagesse et à l'intégrité, si j'étais juge, je condamnerais l'innocent, je rendrais un arrêt inique en croyant servir la justice, et je serais criminel sans être coupable. Je m'avoue ces nécessités terribles, et je frémis. Mon effroi redouble en songeant que la vengeance, peu contente de calomnier, travaille à séduire: qu'elle ne réussisse pas, ou la perte de notre infortuné Gustave est plus certaine encore. Si le dévouement de son amie lui est encore enlevé, il n'a plus qu'à tendre ses mains défaillantes à l'ignominie des fers qu'on lui prépare: tout l'accuserait alors; sa conscience seule le défendrait; mais l'empêcherait-elle de sentir le poids de la flétrissure? ne serait-il pas déshonoré, proscrit, repoussé de toutes les sociétés, étranger à toute considéra-

tion, à toute bienveillance? Que le ciel préserve mon sensible ami d'un aussi cruel supplice! Grâce à l'amour, il l'évitera peut-être. Mlle Dulinand résistera à la captation, et ne se laissera point épouvanter par de vaines terreurs. On met à sa poursuite le bigotisme et l'astuce: on oublie qu'elle est éclairée, et qu'elle a le sentiment de la vraie croyance. Les principes religieux qu'elle a reçus de Montvald furent long-temps discutés dans mes conversations avec ce jeune homme instruit. On ne peut être chrétien avec plus de conviction: l'autorité et la philosophie se prêtent la main pour nous convaincre; la raison nous dit que rien n'est impossible à l'Être tout-puissant qui créa l'univers, et qui le crée tous les jours; la raison nous dit qu'il est des choses que nous ne pouvons connaître, et auxquelles nous devons croire. Quand les mystères de la nature sont inexplicables, ceux de la Divinité doivent être incompréhensibles. La raison toute simple est donc la foi épurée: plus l'on sait, mieux l'on croit. L'homme instruit ne doute de rien, parce qu'il ignore moins; la sphère du possible s'agrandit pour lui, il a foi à tout ce qui n'est pas absurde ou révoltant. Sa croyance

a pour base son instruction : il possède les langues orientales, il voit que tous les livres de religion des anciens peuples d'Asie ont une même origine, qu'ils se rapportent tous à la Génèse, qu'ils révèlent une unité, une vérité, un Dieu. Il connaît toutes les prophéties, après en avoir examiné les témoignages ; il en saisit les rapports, il en voit l'enchaînement ; il les suit jusqu'à leur accomplissement, et il croit, car il n'est pas fou. Il a lu les livres saints ; son cœur s'est ouvert aux douces émotions que donne la parole divine, et il a été persuadé après s'être convaincu. Il se prosterne devant le grand Être, en le remerciant de lui avoir donné tous les moyens de le reconnaître dans les œuvres de sa bonté, et il plaint les hommes aveuglés qui se perdent pour n'avoir pas voulu s'instruire. J'ai toujours remarqué dans les discussions sur les matières religieuses que les plus ignorans étaient les moins dociles : leur raison même les égare, n'étant pas éclairée ; ils s'obstinent dans l'incrédulité, parce qu'ils manquent de motifs de croire. Personne ne sait mieux que vous, cher Docteur, combien je déteste ces nouveaux vandales qui mettaient leur joie à

brûler les ouvrages de nos philosophes; mais, ne partageant pas leur rage, dont la violence fait suspecter ce motif, je reconnais que le défaut de lumières sur les principales vérités de la religion, a affaibli les salutaires effets de la lecture vraiment philosophique, et donné de la consistance aux maximes de l'impiété et de l'athéisme. Voltaire, dans plusieurs passages de ses œuvres, a égaré le bon sens public. Condorcet, Diderot, Helvétius et Dupuy l'ont pour ainsi dire gangrené; ceux qui n'ont jamais rien lu sur la religion que dans les ouvrages de ces modernes sceptiques, sont tous pleins de leurs erreurs : loin de vouloir s'instruire dans les livres sacrés, ils les regardent avec le sourire du dédain, et ce sont eux qui font sourire de pitié l'homme véritablement sage, qui ne se décide qu'en connaissance de cause, qui médite, examine, juge, et qui ne prononce jamais avec légèreté sur un sujet aussi important.

Notre conviction est absolue, car elle est dégagée de toute absurdité; nous nous garderons bien de profaner la pureté de notre foi. Chrétiens et philosophes, nous nous approchons des sacremens, nous remplissons tous

les devoirs pieux extérieurs, mais nous savons nous affranchir de ces momeries, digne ouvrage du bigotisme, comme de ces pratiques ridicules inventées par la cupidité de la tiare. Nous puisons nos principes dans notre cœur et dans les évangiles. Ce n'est pas toujours avec les seules lumières de la raison que nous interprétons les écritures, l'expérience nous apprend les dangers de cette méthode qui crée autant de religions qu'il y a de cerveaux différens; c'est ce que l'on voit en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis d'Amérique; ces pays sont couverts de mille sectes, de mille croyances qui semblent rivaliser d'absurdités; c'est là où l'on voit la folie de la raison humaine, quand aucun frein ne la retient dans ses justes bornes. Pour nous, l'autorité dirige notre foi, mais il est des cas où nous soumettons l'autorité à la nature; car les pères de l'Église étant des hommes, n'ont pu tout prévoir, et à défaut de leurs décisions, la raison universelle doit nous guider. Ainsi donc l'on dira à mademoiselle Dulinand, qu'elle doit respect et obéissance à son père; elle répondra que ce devoir n'est obligatoire qu'envers un père juste et bienfaisant; mais que,

suivant la volonté divine, il lui est permis de désobéir à un père qui lui ordonne un crime, ou l'envoie à la mort. Interpréter autrement le commandement de Dieu, c'est lui faire injure, c'est l'irriter au lieu de le servir.

Connaissant l'école où mademoiselle Dulinand a nourri son sentiment religieux, je n'ai aucune crainte, et j'ai voulu vous donner une idée des leçons qu'elle y a reçues, afin de vous faire partager ma sécurité. Cette fille charmante est pour nous l'ancre d'espérance; elle conservera l'honneur de notre ami, en le rendant à notre affection, et sauvera son amour en faisant notre joie.

LETTRE XXIII.

LE CHEV. DE VIEUXNILLE A Mlle. DULINAND.

Je ne viens point, Mademoiselle, vous parler des droits que donne à mes feux la puissance paternelle. Je vous entretiendrai seulement de mon amour, et s'il est plus pur que la passion criminelle de l'homme qui osa vous séduire, vous daignerez m'accueillir, moi qui n'ai voulu vous posséder que par des voies honnêtes et légitimes. J'ai beaucoup connu de femmes en ma vie, mais aucune n'avait excité le ravissement où votre présence m'a laissé. Vos charmes sont divins : on ne peut les voir sans être transporté d'amour, sans regarder votre possession comme la suprême félicité. Pour vous obtenir j'ai tout sacrifié; un accroissement de fortune, une élévation de puissance que l'hyménée m'apportait comme en tribut; j'ai même oublié les espérances de mon rang : j'ai cru que ma main serait le digne

prix de tant de perfections; je vous l'ai offerte, ne soupçonnant pas que la séduction avait déjà égaré votre cœur; et qu'au mépris de la volonté paternelle, vous dédaigneriez l'alliance d'un de Vieuxnille, pour celle d'un Montvald. Vos mépris ont blessé ma dignité, je me suis efforcé de vous rendre outrage pour outrage; je croyais pouvoir vous mépriser aussi. Mais mon cœur était devenu indigne de moi; il fallait qu'il rampât à vos pieds : je mis mon application à devenir votre esclave : je le suis encore, et croyez que ma servitude pourra vous honorer; elle effacera du moins des fautes dont, jusqu'ici, vous êtes la moins coupable. Mais réfléchissez à vos devoirs, à votre intérêt, et prenez soin de votre réputation : voudriez-vous constamment désobéir à un père respectable, qui connaît mieux que vous votre bonheur, et qui veut le fonder sur notre union. Ne vous abusez pas; jamais vous ne serez l'épouse d'un lâche corrupteur que la justice va flétrir pour épouvanter ses pareils. Il fallait un grand exemple, M. votre père veut le donner : et je ne m'en cache pas, je le seconde de tout mon pouvoir. Le crime de Montvald est odieux; il ne peut avoir d'ex

euse et ne mérite aucune indulgence. Oubliez donc un misérable que rien ne peut rendre à l'honneur; abandonnez-le à son supplice; sortez de votre aveuglement, et acceptez les vœux du seul homme qui veut tout effacer par sa générosité, et tout faire oublier par sa tendresse.

BILLET

DE Mlle. DULINAND A DE VIEUXNILLE.

HOMME infame, faut-il souiller ma plume pour vous le dire. Avez-vous bien osé me montrer votre âme noire? Tremblez de l'horreur que j'en ai eu, et gardez-vous de me la représenter; elle est trop hideuse.

LETTRE XXIV.

LE DOCTEUR A DE VIEUXNILLE.

Lorsqu'on a un grand nom, de la puissance, du crédit, de la fortune; lorsqu'on jouit de tous les avantages qui relèvent encore la dignité de l'homme, on doit avoir honte de la bassesse, et horreur de la perfidie. Si les honneurs ont un but d'utilité, c'est d'élever les idées et d'annoblir les sentimens: qui possède une âme noire et avilie, en est indigne; d'autant plus méprisable qu'il est plus élevé, il déshonore à la fois la société et la nature. Ces réflexions, Monsieur, ne sont pas ici sans application, et vous l'avez déjà senti en songeant à vos intrigues auprès de M. Dulinand, et à vos dernières tentatives sur sa fille infortunée. Grâces au ciel, vos efforts ne s'exerceront qu'à votre honte. Vous cherchez à déverser l'infamie sur votre rival, et vous ne voyez pas que seul vous vous rendez in-

fame. Quoi de plus lâche que d'envenimer sans cesse la haine de M. Dulinand; que de lui prêter une main coupable pour l'affermir dans l'injustice; que de l'encourager au déshonneur et à la perte de sa famille ! Quoi de plus infame que de conspirer la ruine d'un homme de bien; que de le calomnier dans l'opinion publique; que de le noircir aux yeux de son amante, en sachant qu'il est innocent, qu'il est aimé, et que tout le fiel de la malveillance ne pourra ternir son honnêteté ni empêcher son bonheur ! L'espoir d'une honteuse vengeance vous anime; mais les faits parlent, et il faut être bien aveuglé ou bien méchant pour persister encore.

Je devais à mon cœur de vous faire ces reproches, je le devais à mon amitié pour de Montvald et pour mademoiselle Dulinand. J'ai favorisé leur amour, aussi honnête qu'il est persécuté; je dois le défendre contre toute entreprise coupable. C'est en cette qualité que je vous écris, ne vous demandant pas de réponse, à moins qu'elle n'annonce votre repentir, et la noble résolution de réparer vos torts. Autant je mets de l'aigreur à vous blâmer lorsque vous vous avilissez en faisant le mal,

autant j'aurai du plaisir à vous louer, si vous revenez à des sentimens honorables et à des actions dignes de votre rang.

LETTRE XXV.

Réponse.

Une lettre pareille à celle que vous avez eu l'insolence de m'écrire ne reste point sans réponse, ou celui qui la reçoit se déshonore. J'aurais vraiment dégénéré de mon rang, si je ne faisais pas justice de vos sottes diatribes. Il est étonnant qu'un homme dont on avait toujours honoré le caractère, se fasse, sur le déclin de son âge, le protecteur de l'immoralité, qu'il favorise la séduction, et se rende complice d'un rapt. Vous estimeriez-vous trop heureux de demeurer impuni? Si vous étiez capable de me faire raison de vos injures, je différerais de remplir mon devoir: je donnerais quelques momens à votre honneur pour satisfaire ma vengeance; mais vous n'avez plus d'honneur, et fussiez-vous de mon âge, votre conduite vous rendrait indigne de vous mesurer avec moi. Les tribunaux seuls doivent vous punir et me venger.

LETTRE XXVI.

Aspaïs a de Montvald.

Tu doutes de ma fermeté, Gustave. Si je ne puis rudoyer les gens, est-ce ma faute? et suis-je plus faible pour cela? Que mes trois importuns attaquent notre amour, qu'ils censurent notre conduite, et tu verras s'ils le feront impunément. Tu crains que leurs discours ne s'égarent jusqu'à me dire du mal de toi. Ah! déposes ta crainte; j'en dis tant de bien, je leur en impose tellement par ma franchise, qu'ils n'osent me contrarier. Leur présence m'incommode par son motif, mais je ne puis me plaindre de leurs procédés; ils se lasseront à la fin, et j'en serai débarrassée sans faire un esclandre. Cependant M. l'abbé sera le premier congédié : il s'est déjà permis quelques mots assez durs; je l'ai rembarré; il s'est excusé; mais il reviendra à la charge, et je romprai avec lui, je te le promets. La vieille ma-

ligne joue fort bien son rôle; elle me flatte à l'excès, et, sans me dire un mot de toi, me parle souvent de Vieuxnille. Je lui ai signifié hier de ne plus m'entretenir d'un homme que j'abhorre. Gustave, faut-il te le dire? ne serastu pas trop emporté? Tu sais, je ne puis avoir rien de caché pour toi : je suis triste si je me tais; si je parle, je crains de redoubler tes maux. Promets-moi donc de ne point t'irriter d'une tentative coupable : j'en ai moi-même fait justice, et son auteur est trop méprisable pour mériter ton courroux. Tu seras donc sage, tu modéreras ton indignation; eh bien! apprends que de Vieuxnille a eu la lâcheté de m'écrire. Il me parle de son amour odieux; il m'invite à t'abandonner; le misérable va jusqu'à te traiter de criminel. Non, il est impossible d'être agité de plus de haine et de mépris que je le fus en parcourant ces lignes infames; je déchirai sa lettre avec un transport de rage dont tu aurais dû être le témoin; je lui répondis par deux mots qui étaient le cri d'effroi de mon âme indignée. Mon Gustave, pourquoi y a-t-il des hommes si méchans, si profondément vils? pourquoi se trouvent-ils quelquefois dans les classes les plus élevées?

N'est-ce pas qu'il y a de mauvais cœurs dans tous les états ; et que l'on doit s'attendre à des horreurs quand l'impunité est unie à la malveillance. Mais les méchans naissent-ils tels, ou le deviennent-ils par leur éducation ? C'est une question difficile que tu m'aideras à résoudre. Je connaîtrai bien alors mes sentimens pour de Vieuxnille ; je saurai si, dans mon mépris, je dois l'abhorrer ou le plaindre : après m'être rendu compte de mon indignation, je veux raisonner ma haine. Si la nature l'a fait méchant, c'est un monstre qu'il faut détester et fuir ; si l'éducation l'a perverti, c'est un malheureux qu'il faut corriger et plaindre. Dans le premier cas, sa malignité serait infatigable, et notre haine éternelle : il nous réduirait au double supplice de le craindre et de l'abhorrer sans relâche ; dans le second, il pourrait mettre un terme à ses noirceurs, se livrer au repentir et nous permettre l'indulgence et même le pardon. De Vieuxnille est entièrement dégradé à mes yeux ; je veux savoir à quel point il mérite mon aversion. J'aime à régler, pour ainsi dire, mes comptes avec les gens que je dois haïr, parce que je crains d'être injuste en les haïssant trop.

Mon âme affectueuse s'accorde si mal avec les sentimens haineux, que je veux leur donner prise tout juste ce qu'il en faut. Je ne suis généreuse que pour aimer, et tu sais, Gustave, combien envers toi je suis prodigue.

Crois-tu que je te sache gré d'avoir commencé ta dernière lettre par essayer de me faire croire à une imposture. Je sais trop que tu mens à tes sensations; tes efforts eux-mêmes prouvent ta faiblesse. Hélas ! tu ne peux m'abuser; mon supplice est égal au tien : je ne sais où reposer mon trouble; l'espérance n'a même plus d'attraits pour moi : ses douceurs sont gâtées par le tourment de l'attente ; je voudrais franchir les distances qui nous séparent, dévorer les heures qui éloignent notre bonheur. Ma vertu se relâche depuis que ta personne est enchaînée; je ne suis pas contente de moi, ne pouvant plus faillir. Libre et heureux, je te crains moins que captif et proscrit. Des murs impitoyables arrêtent tes pas, ton âme est accablée d'ennuis et ton corps macéré de privations; puis-je penser à l'excès de tes maux, sans m'attendrir, sans désirer.... O ciel ! que bientôt le signal de ta délivrance se donne, que l'on me permette

de briser ces fers odieux; que je te revoie, te défende et t'emmène, ou que je fuie de nouveau avec toi!

LETTRE XXVII.

LE DOCTEUR A M. AUDÉMAR.

Vous ne savez pas, je vais être placé sous la main de la justice; me voilà accusé de complicité de rapt. Oh! l'attentat est prouvé, l'affaire est sérieuse, de Vieuxnille le dit; il faut l'en croire. Que suis-je allé faire? braver sa perfidie, m'attirer son courroux. Il va me dénoncer pour me punir : mes cheveux blancs arrêtent son bras, mais n'intimident pas sa bassesse; pour se venger, il préfère le rôle de dénonciateur à celui d'honnête homme et d'homme d'honneur.

Indigné de l'impudence qu'il a eue d'écrire à mademoiselle Dulinand, je me suis déterminé à le faire rougir de ses turpitudes. Sa puissance ne m'en impose pas; je n'ai aucune place, je suis à l'abri de la destitution; les lois me défendent contre l'arbitraire, la justice du prince me défendrait dans le silence des lois; je suis

loyal, je suis honnête, je dois faire honte à ceux qui ne le sont pas. De Vieuxnille n'a pu me le pardonner; il a osé me répondre par une lettre digne de lui: il me menace; il va me livrer aux tribunaux. Je devrais donc trembler si je n'étais innocent, si Gustave ne l'était plus encore que moi.

M. de Montvald père est arrivé ce matin; des affaires à régler l'avaient retenu jusqu'à présent à Valence. Il est venu descendre à mon hôtel. Il voulait partir pour Amiens, aller chez M. Dulinand, se battre avec de Vieuxnille; il était furieux. « On veut désho» norer mon fils, on veut me déshonorer, s'é» criait-il sans cesse; les lâches! ils n'y par» viendront qu'en faisant couler le reste de » mon sang. » Ce vieux militaire avait recouvré toute son ardeur, il prenait des attitudes martiales dont j'aurais ri dans un autre moment : un dos courbé, un bras tremblant, des mains desséchées secondent comiquement la bravoure du cœur; j'admirais combien l'indignation peut ranimer les forces affaiblies; et j'essayais de calmer ce brave vieillard. Il fronçait le sourcil, il frappait du pied, agitait sa canne, et n'écoutait jamais

mes paroles. Je ne savais comment m'y prendre pour apaiser ses transports. Il me vint à l'idée qu'à tout âge le militaire aime à boire; c'est une vieille habitude prise en garnison et dans les camps. Je fis apporter deux bouteilles de Champagne; sa mousse eut plus d'effet sur l'esprit du vieux soldat, que toutes mes exhortations. Il fut plus calme après avoir bu, et en trinquant, je parvins à lui démontrer qu'il était plus sage de faire agir ses amis, et d'agir lui-même auprès des juges d'Amiens, que d'aller exposer ses jours avec les accusateurs de son fils. Il a reconnu la prudence de mes conseils, et il a commencé aujourd'hui même à les suivre. Il est allé rendre visite à quelques-uns de ces hommes éminemment royalistes, qui ne lui font pas un crime d'avoir acquis des biens nationaux, parce qu'ils excusent l'intérêt personnel profitant de la légalité pour se satisfaire, et que par un retour sur eux-mêmes, ils savent que, placés dans une position égale à celle de M. de Montvald, ils eussent agi de même. Ce militaire avait un grade supérieur qui le signalait aux regards; on lui connaissait quelque fortune; il était entouré d'exaltés et de furieux nommés Jacobins,

qui l'eussent accusé de trahison s'il n'eût pas fait comme eux. Il fallut acheter les dépouilles de l'émigration, ou perdre son état, ou monter même sur l'échafaud. La prudence bien plus que la cupidité déterminèrent à de pareils actes. Que l'on vueille être de bonne foi. Combien de personnes eussent acheté de ces propriétés, s'ils en avaient eu l'occasion et les moyens; combien parmi les émigrés eux-mêmes, s'empareraient des biens d'une classe de la société, si le gouvernement en faisait la vente et en garantissait l'achat? On a vu des hommes se refuser à de tels marchés; peu l'ont fait par un sentiment de probité, beaucoup par la crainte de les voir annuler. Lors d'une révolution politique, on doit accuser les événemens et non les hommes de tout le mal fait aux fortunes privées; c'est un accident de force majeure qui bouleverse les propriétés, anéantit les titres, et laisse, après sa tourmente, les droits et la jouissance au premier occupant. Les lésés ne doivent se plaindre que de l'injustice du sort; ils ne peuvent même exiger des réparations; ils n'ont droit qu'à la générosité publique, dont le gouvernement est l'organe. Le prince peut les dédommager

par des dons de sa munificence. En France, un roi législateur et paternel a satisfait au besoin de son cœur sans blesser les principes : il a ouvert tous les canaux de ses faveurs aux victimes de la révolution : il a donné au mérite des emplois lucratifs, et à l'incapacité, des pensions sur sa cassette. Il a dédommagé la fidélité de ses pertes, et n'a puni personne de ses erreurs.

M. de Montvald s'est donc adressé à des hommes sages, modérés, étrangers aux ressentimens injustes; ils l'ont accueilli avec égards, l'ont assuré de leur protection. Un d'eux a voulu l'accompagner chez le ministre, et l'a recommandé à un chef de division. Le moment n'est pas loin où notre patrie va se reposer, enfin, de ses dissensions intestines. L'union et l'oubli vont descendre du trône. Toutes les nuances d'opinion vont se confondre dans l'amour du chef de l'État, et dans le respect pour nos institutions. Il est encore quelques hommes qui ne peuvent pardonner au siècle, ses progrès, ses lumières et ses prospérités; car il faut pour pâture à leur orgueil des préjugés et des superstitions. M. Dulinand leur ressemble, il se repaît de vieux

souvenirs, il se nourrit d'ancienne haine: il voudrait faire rétrograder le temps. Intraitable et passionné, il appelle révolutionnaires tous ceux qui ne partagèrent pas son exil, et qui ne peuvent partager ses erreurs; il estime les blasons, les généalogies, les parchemins, et fait peu de cas du mérite et de la vertu; il dirait, presque s'il l'osait, que les nobles qualités de l'âme sont révolutionnaires. Malheureusement en France nous sommes à cette époque incommodés de semblables préjugés; mais tous les jours le ridicule et le mépris en font justice, et bientôt la raison achevera d'en triompher.

Vous me paraissez découragé dans votre dernière lettre; ce n'est qu'en me parlant du sentiment religieux de M[lle]. Dulinand que vous reprenez de la confiance. Une prévention fâcheuse vous fait peur; vous craignez avec quelque raison; mais ne nous laissons point abattre: la vérité doit éclater au moment de l'audience, nous reverrons notre ami libre de fers, et exempt d'ignominie. Je pense que l'instruction du procès doit marcher, car la haine ne dort pas, et la vengeance est impatiente. Il me semble voir Du-

linand et de Vieuxnille demander comme une grâce la flétrissure de Montvald. Si pourtant leurs prières n'ont d'autre effet que d'avancer le jour du jugement, je les en remercierais; notre ami nous serait rendu plus tôt. Mais je ne pense plus que je dois être jugé aussi, traduit à Amiens, incarcéré même. Suivant le chevalier de Vieuxnille, il n'y a plus à en douter; il croit avoir à ses ordres la signature des officiers publics, et obtenir au parquet un mandat d'arrêt contre moi, comme il obtient dans les bureaux du ministère une sous-préfecture pour un de ses protégés. J'ai accompagné Montvald dans sa fuite; mais je n'étais pas avec lui le jour où Mlle. Dulinand vint le joindre à la ferme de Simon, et se trouva absente de la maison paternelle. Voilà un alibi bien constaté par toutes les personnes avec qui j'eus affaire ce jour-là même à Paris. Il suffit seul pour m'éviter le désagrément de l'accusation, et celui de la translation à Amiens. Mon voyage en captif ne serait peut-être pas aussi abominable que celui de l'intéressant Magalon; mais me placerait-on sur une litière, étendu sur le duvet, et ombragé par les roses, je demanderais grâce. Ces jeux-là sont

trop sérieux, la captivité même la moins dure est un châtiment terrible. On semblait l'avoir oublié, du train qu'allaient les choses, il y a quelques années; mais le nombre des victimes épouvantait, et l'on s'est ravisé à leurs cris.

J'ai du plaisir à vous écrire; on est heureux de causer ainsi avec un homme instruit et aimable : si les infortunes de Montvald n'avaient servi qu'à resserrer notre intimité, il faudrait les plaindre moins. Mais dites-moi, que fait ce malheureux jeune homme? Sait-il que l'on parle mal de lui dans le monde? Oh! M. Audémar, cachez-le lui bien, s'il l'ignore; il est si sensible, si chatouilleux sur le point d'honneur, que ce serait le tuer que de l'en instruire. On se console d'un mal dont on ne peut plus craindre les effets; quand il saura au jour de sa justification, qu'il était, durant sa captivité, flétri dans l'opinion publique, il en ressentira un mouvement pénible, mais il n'enragera pas. Vous pouvez donc tromper votre ami, en toute sûreté de conscience; il vous saura gré de votre fraude, tandis qu'en lui apprenant tout, il pourrait vous en vouloir de votre indiscrétion.

LETTRE XXVIII.

Montvald a son amie.

Se peut-il qu'un infame ait osé profaner tes regards, que sa main sacrilège ait tracé des lignes que tes yeux devaient parcourir! et tu as reçu cette lettre, et tu m'as fait ignorer trop long-temps qu'il te l'avait écrite! en y répondant je l'eusse fait pâlir d'effroi: les fers qui me retiennent n'eussent pas été d'assez bons garans de sa tranquillité; il aurait tremblé de m'en voir sortir pour aller déchirer son flanc odieux. Mais le destin s'apaisera, je serai libre un jour, et se fut-il réfugié au bout de la terre, mon courroux ira l'y chercher. Le mépris ne suffit pas à mon injure, je veux purger la terre d'un misérable qui la souille, et délivrer la société du spectacle révoltant de sa bassesse titrée. Ma rage ne peut se définir; je donnerais la moitié de mon sang

pour atteindre ce lâche.... Aspaïs, je te fais peine, je te désobéis, mais écoute: on me noircit à tes yeux, on m'outrage en ta présence; puis-je me modérer, me contenir? Accuse mon humeur, accuse ma délicatesse; mais laisse-moi exhaler mon courroux; permets que je l'assouvisse un jour. Tu sais qu'un jeune sang bouillonne dans mes veines, que, sensible aux affronts, je ne puis maîtriser ma fureur; n'exige jamais l'impossible de ton ami; il te serait rebelle, et sa révolte lui ferait plus de mal qu'à toi-même.

Cependant, douce amie, mon exaspération ne me rend pas injuste: je te remercie de la réponse que tu as faite à de Vieuxnille, je t'en remercie pour toi aussi. Combien ces deux mots respirent ta fierté, et marquent ton indignation. Il a dû être foudroyé en les recevant. Oh! que tu as bien fait de me les envoyer; si je ne les avais lus, je douterais de leur caractère, j'en douterais, amie. Tel est mon supplice, de te croire moins forte que tu l'es en effet; je crains toujours que la douceur, dont tu as de si nobles empreintes, ne trahisse tes résolutions. Craindre ta bonté, n'est pas offenser ton cœur. Cette vertu te

va si bien, que je ne puis désirer son sommeil : oui, exerce-la de toutes les puissances de ton âme, mais arrêtes-en toujours l'essor envers des méchans tels que de Vieuxnille. Tu veux savoir jusqu'à quel point tu dois le haïr; tu veux que je t'explique l'origine de sa méchanceté. Mon amie, tout ce que j'en sais, c'est qu'il a l'âme noire et perfide, et que nous devons l'abhorrer comme un être méprisable et dangereux. Ses actions n'ont point d'excuse, et je doute que les seuls vices de l'éducation les aient produites. Que si, faisant abstraction de Vieuxnille, il fallait donner mon sentiment sur la question générale que tu me soumets, je te dirais que les tempéramens influent sur le moral, que notre organisation est la régulatrice de nos volontés, que nos impressions modifiées par nos organes, par nos humeurs et par nos nerfs, apportent des situations différentes dans notre âme. J'en conclus que, par un effet tout physique, nous naissons bons ou méchans : ensuite l'éducation développe ce germe heureux ou funeste, les modifie et les change quand elle fortifie la nature en bien ou en mal; on a un monstre de scélératesse, ou un modèle de vertu, avec

cette différence que le mauvais de caractère n'est jamais bon qu'en principe, et que le bon de naissance l'est à la fois par principe et par disposition. On ne peut donc bien juger un homme qu'après avoir assisté à ses premières années, avoir suivi sa vie entière; un esprit bien exercé pourrait même sur les actions juger du caractère, reconnaître s'il est acquis ou naturel. Pour revenir à de Vieuxnille, je pense qu'en naissant il apporta dans son sein le désir du mal, et qu'une éducation vicieuse l'a rendu aussi pervers que nous le connaissons. Peut-on voir plus de persévérance dans la persécution, plus d'impudence dans les discours, plus de perfidie dans la conduite? tous ces excès n'arriveraient pas sans l'assentiment du cœur. On peut avoir des habitudes perverses, mais on ne se maintient jamais avec constance dans une profonde infamie : l'égarement des passions ne fait jamais commettre le mal de sang froid : il n'y a que les vices de l'âme qui mettent du calme dans le crime. Mais, je te le répète, que nous importe la source de la méchanceté de Vieuxnille! jusqu'à présent en est-il moins méprisable à nos yeux? et s'il persiste dans sa con-

duite, ne devons-nous pas le haïr sans réserve? Je voudrais bien voir la lettre qu'il t'a écrite : il m'y traite de criminel. Le misérable! Pénétré de cet outrage, puis-je arrêter ma fureur?... Je t'en prie, ne reçois plus ses lettres, il pourrait t'en écrire encore; la bassesse ne rougit de rien, rien ne l'intimide; elle veut ramper. Il reviendra en suppliant. Détourne de lui ta vue, ne touche jamais à ce qu'il a touché; que tes mains se conservent pures, et que ton cœur soit toujours consulté; je serai tranquille.

Je ne crains plus même la séduction qui t'environne. Je souffre seulement d'y voir figurer un ecclésiastique. Des gens d'un caractère aussi sacré s'associent donc encore à la discorde des familles; ils font un trafic honteux de leur ministère : ils l'avilissent en le dévouant aux passions humaines. Un prêtre! à ce nom, mon âme se recueille dans le respect, mais si j'apprends qu'il se dégrade, j'éprouve je ne sais quelle douleur : il me semble voir la religion dans les mains du sacrilége, l'hypocrisie environnant le tabernacle, Juda trahissant son Dieu; et pourtant un prêtre se dégrade, toutes les fois qu'en s'éloignant de

la philosophie de l'évangile, il se ligue avec la perfidie et la vengeance. Celui qui te rend des visites, ne devait-il pas voir en M. Dulinand l'injustice et la cruauté? ne devait-il pas l'en détourner, au lieu de le servir dans son égarement? Sa conduite dénote donc le besoin de nuire, et la passion de faire un leurre; il a donc compromis son ministère de sagesse et de désintéressement; il s'est donc dégradé. Le clergé de France est le plus respectable du monde chrétien; on ne le voit pas, comme dans quelques pays catholiques, allier la superstition au scandale; il devrait, par une discipline sévère, chasser de son sein les hommes qui le déshonorent. Les Français sont trop scrupuleux sur les convenances; ils se révoltent d'un alliage monstrueux. L'inconduite des prêtres sema parmi le peuple la haine de la religion; la vraie philosophie ne fit que les démasquer; et c'est à cette philosophie que l'on attribue tout le mal, en prenant le révélateur pour le criminel. On multiplie les ecclésiastiques, on fait bien : dans les villes, dans les campagnes, où la parole de Dieu manquait d'organes; mais en général, on devrait moins en augmenter le nombre, que veiller sur leurs

mœurs et sur leurs actions, en les soumettant à des règles plus sévères. Croit-on donner de la consistance à la religion par le grand nombre de ses ministres? oublie-t-on qu'elle ne reçoit de force que de leur sainteté? Un seul pasteur, charitable et pieux, l'affermit davantage qu'une foule de prêtres indisciplinés, hypocrites et superstitieux. Je veux te parler de l'aumônier des prisons d'Amiens; tu pourras en faire un parallèle avec l'abbé Dinans. Celui-là est un saint homme, et surtout un honnête homme; il a une piété angélique, des mœurs irréprochables, une charité, une douceur à toute épreuve; il est le père, le consolateur, l'ami de tous les détenus : quand il arrive dans cet antre de désolation, on voit sur tous les visages la sérénité prendre la place de la tristesse : il amène avec lui un charme étranger en ces lieux. On l'environne, on l'écoute, on lui obéit. Il distribue quelques dons, il prodigue les consolations, il recueille toutes les plaintes, et laisse ces infortunés moins malheureux, leur ayant fait goûter un instant de douces satisfactions. Pour moi, je ne puis le voir, sans attendrissement, faire un si bel usage de ses fonctions. Il a la

bonté de me visiter dans ma chambre; nous causons des heures entières. Qu'il me fait aimer la religion, dont il est un si digne ministre! Son âme est aussi pure que sa croyance est vraie. Sans bigotisme, sans superstition, sans cet air farouche qui rebute, il parle des vérités les plus sublimes avec une éloquence simple et entraînante. Il est quelquefois enjoué au milieu d'une dissertation sérieuse; on dirait qu'il veut, par des saillies charmantes, couvrir la sévérité des principes qu'il expose; mais il change de ton, il est ému, il prend un accent tendre quand il parle de l'amour pour son Dieu, de la Providence, de la justice divine. C'est un homme aimable, sensible, accordant la foi avec la raison, pénétré de ses devoirs, les remplissant pour lui-même et pour les autres. Sa présence adoucit mes peines: j'aime à m'entretenir avec un mortel qui est la véritable image de son Dieu. Si l'âme humaine est une émanation de l'esprit créateur, celle qui anime ce bon pasteur est dans toute sa pureté. Il est consolant pour moi de connaître un tel prêtre, lorsque j'ai tant à me plaindre de celui qui joue un si vilain rôle auprès de toi.

pense pas, tendre Aspaïs, que je m'en-
absolument : ton souvenir m'occupe,
affaire me fait réfléchir, l'amitié me
it; je sors quelquefois de mon réduit
me promener dans le préau des prisons;
serve mes compagnons d'infortune; j'en
dont l'œil faux et agard me fait peine;
remarque d'autres dont l'air décent et la
e agréable m'intéressent. J'aborde quel-
is ceux-ci; je ne leur fais jamais de ques-
indiscrètes, j'attends qu'ils m'instruisent
cause de leur captivité. Il en est qui
stent de leur innocence, d'autres qui
ent leurs fautes; je ne sais pourquoi je
téresse davantage à ces derniers. Il me
le que les autres insistent trop sur leur
ité pour être innocens, et que ceux-ci
ent trop de franchise dans leur aveu,
ne pas mettre de la bonne foi dans leur
ntir. Je trouve que le coupable repentant
ın être épuré, et que les regrets effaçant
autes, répondent à l'avenir de sa vertu.
a captivité se prolonge; deux mois se
déjà écoulés sans te voir... Quel supplice!
e sais quand on me traduira devant mes
s... Mes juges! et qu'ai-je fait de crimi-

nel? t'aimer, t'obéir, être ton esclave, devenir ton sauveur, voilà mon crime. Oh! que ce crime m'est cher! il ne me fait pas rougir au moins; il est sans remords, il me donne 'heureux souvenirs; je m'en honore; il m'anoblit. T'adorer, te le dire, souffrir pour toi, tre plaint par mon Aspaïs, est encore une ondition fortunée; je n'en changerais pas our une autre où je serais plus honoré et oins heureux; si l'on me proposait le trône u monde avec tes dédains, je lui préérerais mes fers avec ton amour. Que m'as-tu it?... tu souffres, tu languis, tu me désires. h! cache-moi ces maux, ils m'affligent; on, redis-les-moi, ils me consolent. Pourrais-e endurer mes privations et encore ton inifférence? Si tu supportais mon absence sans mertume, si tu ne désirais pas mon retour vec ardeur, je me croirais abandonné dans a captivité, seul dans ma souffrance, je émirais, je mourrais. Savoir que tu partages es peines, que tes soupirs m'appellent, e lire de ta main est un soulagement précieux our ton amant captif: tes lettres enivrent a douleur: je ne suis plus un malheureux étenu en les lisant, je me crois près de toi,

j'entends tes accens, je vois ton sourire, les agitations de ton sein... Nous avons peut-être tort de nous dire ces choses; mais il nous est si doux de les dire! L'amour ne serait qu'un supplice, si le cœur ne s'épanchait.

LETTRE XXIX.

Aspaïs a Laurence.

Tu n'es pas auprès de moi, Laurence, et tu me serais si utile : mon cœur est dans le tumulte ; il ne trouverait de calme qu'en s'approchant du tien. Les épanchemens de l'amitié se font sans réserve ; ils versent, ils répandent toute l'effusion des sentimens. Avec une mère, le respect filial met des bornes à la confidence ; je parle à la mienne de mon amour, de mes regrets, de mes espérances, mais je ne puis lui dire le tourment infini que j'endure. Oserai-je lui confier ce que je rougis de m'avouer à moi-même.

Ma douleur s'aigrit encore par la pensée que tu ne peux venir la calmer. Ce n'est plus maintenant ton amitié que j'en accuse, c'est encore la fureur de mon père. Si tu venais à Paris, tu ne pourrais me voir ; il ne me laisse

communiquer qu'avec maman et les trois importuns. Ma tendre mère feint encore d'improuver ma conduite, et à la faveur de ce mensonge, elle me voit et me console. Toi, douce amie, toi mon guide, toi ma confidente, tu ne pourrais m'approcher. On se défie de tes conseils, et c'est assez pour qu'on t'éloigne de moi. Depuis la lettre que tu écrivis à mon père, il connaît tes vœux, et redoute ton influence: il s'opposerait à notre correspondance, s'il la connaissait. Que je me félicite de ma confiance en maman! j'en obtiens des facilités trop précieuses : mes lettres sont jetées régulièrement à la poste; celles de Montvald, les tiennes m'arrivent avec exactitude. Je suis encore plus touchée de la discrétion délicate de cette mère excellente; jamais elle ne me demande ce que contiennent mes lettres expédiées ou reçues; je vois dans ses yeux le désir de les savoir dictées par sa bienveillance; je m'empresse de le contenter. Je lui fais lecture de mes lettres, je ne lui cache rien de celles de Gustave, hormis certains passages.... Ma confidence me ferait rougir, et la mettrait dans l'embarras. J'ai le sentiment de cette convenance, et je me tais. Hélas! je reconnais mes

faiblesses, je les vois dans Montvald.... Elles sont donc une déplorable nécessité? Au point où est parvenu notre amour, ne peut-il plus subsister, sans nous rendre méprisables? Nous lui avons résisté jusqu'à présent: ses feux se sont-ils accrus, ou notre constance s'est-elle évanouie? O honte! me faudrait-il redouter Montvald, s'il était libre?.... Mais non, l'approche du danger me rendrait ce courage invincible, avec lequel j'ai toujours réprimé les mouvemens de ma passion. Maintenant je ne dois pas comprimer des transports dont je ne suis pas flétrie, ni étouffer des soupirs qui ne me déshonorent pas; ils soulagent mon âme, et ne blessent pas ma pudeur; je m'y livre sans scrupule, car j'en évite les excès. En invoquant ton secours, je veux modérer mon mal, et non le guérir; il a du charme, quand il n'est pas un délire. Mais je t'appelle vainement, tu ne peux venir: tu m'écriras au moins; tu sais ce qu'il me faut, tu sauras que me dire.

LETTRE XXX.

DE MONTVALD AU DOCTEUR.

N'EST-IL pas temps, bon ami, que je vous écrive; j'en avais chargé Audémar; je ne voulais pas vous ravir l'occasion de communiquer ensemble, sachant le plaisir que vous avez l'un et l'autre à échanger vos idées; mais ma complaisance doit le céder aujourd'hui à un autre besoin de mon cœur. Vos bontés ont envahi toute ma reconnaissance, je ne sais plus quels sentimens vous offrir pour vous en payer dignement: je crains d'être en arrière avec vous, car je sens que toutes les forces de mon âme n'y suffiront pas. A toute heure, je me représente vos services, ils sont liés à mon infortune: le meilleur des amis, et la plus tendre des amantes sont les deux personnages du tableau que j'ai sans cesse sous mes yeux; je vous vois agir, craindre et désirer dans mon intérêt. Cette vue me fait goûter d'heu-

reux momens au sein de l'infortune; je reconnais surtout la main de la Providence dans votre zèle inépuisable. Vos services m'ont toujours paru des effets de la protection céleste; en les recevant, je me disais : « Dieu » est juste, il ne m'abandonne pas. » Oui, il n'en faut plus douter, c'est Dieu lui-même qui vous a inspiré de me secourir, qui vous a ordonné de vous détacher d'une ancienne amitié pour le soulagement d'un jeune infortuné que vous connaissiez depuis peu; je devrais faire honneur de ce changement d'affection à la noblesse de votre caractère; mais en l'attribuant à la bienveillance divine, je ne crois pas vous faire tort; elle n'a jamais d'autre organe sur la terre que les belles âmes.

Vous n'avez pu, malgré tous les efforts, conjurer les humiliations que l'on me préparait. Mon honneur sera traîné sur le banc de la dégradation sociale; mon innocence sera entourée des gardes du crime; je passerai par toutes les formes avilissantes d'une justice qui flétrit avant d'absoudre : tous ces affronts, vous vouliez me les épargner, et vous ne l'avez pu; je les subirai donc, mais avec la dignité d'une conscience sans tache, et

d'une vertu pure. Ma justification, que proclamera la vérité par l'organe de l'amour, viendra effacer à jamais mes flétrissures.

On m'a signifié hier un acte d'accusation; c'est un tissu de faussetés ourdi par la main de la calomnie, et rempli de tout le fiel de la malignité. L'officier du ministère public s'est laissé prévenir : la vérité n'a jamais été plus méprisée. L'homme qui a ainsi outragé mon innocence ne tremblera-t-il pas de honte et d'effroi au jour de mon triomphe? Un magistrat ne devrait jamais se mettre à la merci des passions, s'il voulait demeurer toujours l'honorable défenseur des intérêts de la société. On voit avec douleur l'avilissement de son ministère : s'il calomnie au lieu d'accuser, il n'a plus droit au respect de la vertu, et même à la crainte du crime; ses actes tombent dans le mépris, on les prend toujours pour le manifeste de la prévention publique. N'est-ce pas un génie infernal qui le premier établit dans le parquet l'odieuse méthode de rédiger exclusivement, sur les faits dénaturés par la plainte, un système d'accusation, et de le rembrunir des plus noires couleurs, afin d'appeler l'exécration sur un simple prévenu? Se

proposait-il de soulever le courroux de la justice, par l'atrocité de l'accusation, afin de déverser plus sûrement l'ignominie sur des victimes? Jusqu'ici j'ai vu, avec la dignité du malheur, les dégoûtantes intrigues de la vengeance; aujourd'hui, en les voyant favorisées par une autorité respectable, je suis pénétré d'indignation et de douleur. On se fait aux attaques de la malveillance, parce qu'on les prévoit et qu'on les méprise; mais on s'aigrit des coups portés au nom d'une justice dont on attendait impartialité et indulgence. Maintenant mes idées sont renversées, et mes sentimens confondus; je ne sais qui j'ai le plus à détester, ou des ennemis qui me calomnient, ou du magistrat qui a renchéri sur les calomnies de mes ennemis.

L'acte d'accusation, ou plutôt ce chef-d'œuvre d'une impudente malignité, renvoie mon affaire aux prochaines assises; elles s'ouvriront dans vingt jours. Je vois au moins un terme à mes souffrances, mais en vois-je un à mes humiliations, et à celles de ma bien-aimée? C'est surtout la démarche cruelle où est réduite cette fille vertueuse et chérie qui me donne le plus de chagrin : il faut qu'elle

vienne avouer en public son amour, qu'elle vienne, en proclamant ses avances, rougir de ses vertus; et c'est son père qui l'y force! Toutes ces pensées contristent encore plus mon cœur, et je ne sais où se porterait mon affliction, s'il ne trouvait un doux tempérament dans mon amour, dans votre amitié, dans celle du généreux Audémar.

LETTRE XXXI.

Réponse.

N'AUREZ-VOUS donc jamais la force de supporter les contrariétés et le courage de défier vos ennemis ? Vos continuelles fureurs les remplissent de joie : cette idée seule devrait vous rendre sage. On est instruit dans la prison de tous vos mouvemens, ils sont expressifs ; on y lit la situation de votre âme. L'espionnage en instruit vos persécuteurs, et enhardit encore la persécution par ses faux rapports : plus vous paraissez disposé au désespoir, plus on voudra vous y pousser ; et si un beau jour on pouvait le porter à son plus haut période, et vous y voir succomber, le procès serait gagné. On a su ici qu'après avoir lu votre acte d'accusation, vous l'aviez déchiré en mille pièces, et jeté presque au visage de l'huissier. Avouez que ce n'est pas trop modéré pour un philosophe et pour une

âme forte. Je savais votre incartade, que tel huissier, moins pacifique, eût pu qualifier d'acte de rebellion dans un fulminant procès-verbal; j'étais donc instruit d'un nouvel effet de cette fougue de caractère qui ne s'apaise ni dans le plaisir ni dans la peine, lorsque votre missive intéressante m'est parvenue. Vos remercîmens partent du cœur; ils sont fort bien tournés pour un homme en courroux. Vos reproches contre le ministère public sentent un peu l'acerbité de mes critiques; il est juste toutefois d'observer ici qu'on ne peut les appliquer qu'à un petit nombre de magistrats. Quant à vos opinions sur la démarche forcée de votre amie, elles me paraissent fausses : au point où en sont les choses, il n'y a de honte pour Mlle. Dulinand que dans son silence; elle serait à jamais déshonorée, si elle ne se dévouait à votre défense. Bientôt on ne pourra plus ignorer dans le public qu'elle vous aime, qu'elle a favorisé votre amour. Si donc avec de tels sentimens pour vous et une telle conduite, elle se démentait tout à coup, et vous abandonnait au péril, elle se couvrirait d'une véritable infamie; tandis qu'elle donnera une haute idée de son ca-

ractère, qu'elle sera conséquente avec son cœur et ses actions, si elle arrive au tribunal en amie dévouée, demandant à la justice son époux, éloignant par ses aveux l'idée du crime dont on veut vous flétrir. Je sens bien que sa pudeur devra murmurer de faire en public des aveux qu'une femme ne fait jamais sans rougir, même à l'ami de son cœur. Mais dans son âme noble les soins de son honneur doivent l'emporter sur toute autre considération. Elle se dira amante passionnée pour n'être pas amante avilie; elle s'affranchira de la mauvaise honte pour se dérober au mépris. Votre délicatesse veut lui prêter des scrupules qu'elle ne saurait avoir. Je vous loue pourtant de ce soin; il vous honore. Je n'estimerais pas un homme qui verrait avec joie la confusion de son amante, qui recevrait comme un tribut ses sacrifices, et qui ne lui tiendrait aucun compte de son abandon. J'ai reçu un mandat de comparution; nous voilà tous deux aux prises avec la justice : de Vieuxnille ne m'a pas oublié, mais aussi je ne me suis pas oublié moi-même. Muni de mes preuves, et repassant dans ma tête mes moyens de défense, je me présentai

hier devant M. le juge d'instruction. C'est un honnête magistrat; il a écouté avec intérêt le récit de vos aventures. Au sujet de l'accusation qui m'est intentée, mes réponses furent concluante, ma défense complète : il m'assura qu'il n'y avait pas lieu à poursuite. Il faut être habile contre les méchans; avant de quitter M. le juge, je lui fis lire la lettre de menaces que m'a écrite de Vieuxnille; je vis son visage respectable rougir d'indignation : il ne me dit rien, mais combien son silence était éloquent! J'ai requis sa bienveillance, et dans votre intérêt, je lui ai déposé une liste des personnes qui vous surprirent au bois des marronniers. Il a dû l'envoyer à son collègue d'Amiens, avec injonction de faire citer et d'interroger tous ces témoins à décharge. Par leur déposition, soutenue des aveux de Mlle. Dulinand, votre affaire paraîtra telle qu'elle se trouve, dégagée du fait de séduction, et par conséquent de toute criminalité. Cher Montvald, vous arrivez au terme de vos souffrances; seulement n'aggravez pas vos chagrins actuels en vous créant de vaines inquiétudes.

LETTRE XXXII.

Aspaïs a Montvald.

Mon éternel accusateur, ne me rendras-tu donc jamais justice? Avec la supériorité de ton sexe, tu me supposes toutes les faiblesses du mien, et tu ne peux t'imaginer que je sois ferme, en dépit de ma condition. Tu ne crois pas à mon courage, ou si par ses actes, il te force à y croire, tu le déprises, tu lui enlèves la constance, son premier mérite. A tes yeux je suis forte aujourd'hui et faible demain; j'ai mis de l'énergie à repousser de Vieuxnille, je vais l'accueillir maintenant. Tout te répond de moi, tendresse, dévouement, honneur; et tu doutes, et tu crains, et tu me désoles!.. Ne mériterais-tu pas que je justifiasse tes soupçons? mais ingrat, tu es trop sûr de ton impunité.

Gustave, ne me parle plus de tes souffrances, je ne te dis plus rien des miennes; gémissons en silence, nous ne pousserons plus des cris

de douleurs, ils ne serviraient qu'à redoubler notre mal. Ayons la patience du malade convalescent; il voit arriver le moment de sa guérison, et nous voyons approcher le jour de notre bonheur; sachons l'attendre avec le même calme. Les désirs ont leur aliment dans l'imagination, et leur siége dans le cœur; trompons leur habitude, portons-les au temps où nous pourrons les suivre impunément : l'avenir seul avec ses délices devrait seul nous occuper; des félicités prochaines doivent charmer nos peines présentes; mais nos douleurs, pour être égales, ne sont pas semblables, les tiennes sont de sensations, et les miennes de sentimens; les privations physiques, où la captivité te réduit, ont une souffrance positive, à laquelle on ne peut donner le change; la volonté ne peut la déplacer ni la distraire. Tandis que mes douleurs sont purement morales; en dépaysant mon esprit, je puis les sentir moins. Sache que les maux dont il te faut pâtir, ton amie les souffre aussi; je te vois avec le désir de respirer l'air pur du matin, de parcourir une campagne riante, d'entendre le doux chant des oiseaux, de respirer le parfum des fleurs; et j'aperçois ces portes impitoyables qui te

retiennent, ces geôliers sévères qui t'arrêtent par le bras, et te replongent dans ton cachot. Je sens avec force et douleur le mouvement de rage, le chagrin pénétrant qui t'agite; je me crois captive, je crois être entourée des mêmes gardiens et des mêmes verroux. Cette illusion, pourtant, ne manque pas de quelque réalité; ne suis-je pas prisonnière dans l'hôtel; je n'ai pas demandé à sortir; si même je paraissais le désirer, on s'y refuserait. Hélas! je ne le demande ni ne le désire : qu'irai-je montrer aux regards de la malveillance? une fille qu'elle veut accabler de ses coups, une fille rebelle à ses parens, qui a fui le toit paternel, qui s'est réfugiée dans les bras d'un séducteur; irai-je paraître escortée de toutes ces calomnies, dont l'existence me ferait mourir, si je ne devais les conjurer au jour de la justification.

Que j'aime ce bon aumônier des prisons, dont tu me fais le portrait! Il est le père des malheureux détenus; il a la probité évangélique de son état, il est digne de mes respects. Je pense à ce pasteur vertueux toutes les fois que je suis obligé de voir l'abbé Dinans; la charitable loyauté de l'un me rend plus sup-

portable l'astuce intéressée de l'autre : la vue d'une belle âme console de tous les crimes de l'humanité.

J'applaudis à tes distractions ; on devient meilleur en méditant sur les misères de ses semblables. L'homme inaccessible à la contagion profite à observer les vices entassés sur un même point ; l'étude de la morale lui est facile dans un gouffre de corruption ; il n'a qu'à prendre le contre-poids de tous les délits que les passions, le besoin et la dépravation offrent à ses regards, pour se faire un traité complet des choses honnêtes et permises. Le vice démasqué est utile à voir, il fait sentir tout le prix de la vertu ; l'aspect affeux de son châtiment est encore utile, il attache à l'honnêteté, dont la récompense est si douce. Si le ciel me paie un jour de mes souffrances, en me donnant des enfans, je veux leur faire visiter, à l'âge de raison, les déplorables asiles de punitions ; je veux leur y montrer le crime sous ses diverses contenances, dans ses regrets, dans sa confusion, ou avec ses menaces impuissantes, pour les épouvanter de sa hideuse difformité. A Sparte on montrait aux regards des enfans l'ivrognerie dans toutes ses

brutalités et ses ordures, afin de les en dégoûter à jamais; c'est le même procédé auquel je donnerai une application plus utile. Que si je craignais pour leurs jeunes années une impression trop violente, au lieu de les mener dans les prisons, je leur ferais lire les ouvrages de ces hommes qui ont surmonté tous les dégoûts d'une investigation pénible, pour donner au public le tableau fidèle des misères du crime.

Je t'en supplie, n'écris pas à Vieuxnille, sois prudent; le moindre inconvénient de ta lettre serait de découvrir notre correspondance; on nous ravirait bientôt ces derniers et précieux soulagemens; tu voudras bien m'obéir cette fois; oui, je n'autorise pas tes fureurs, mais je les approuve; l'infamie de Vieuxnille doit exciter ton courroux; ta haine est juste, et je crois avoir prouvé combien je la partage, mais ton sang impétueux ne demande qu'à punir et se battre; tu veux exposer tes jours, compromettre ton existence avec un indigne adversaire; tu veux égaler ta belle vie à celle d'un méchant, la soumettre aux mêmes chances, au même hasard, au sort aveugle des armes. Ne te mesure jamais avec

un homme trop au-dessous de toi; le mépris et l'indignation publiques nous vengeront assez de ses offenses.

Tu continues tes sophismes à vouloir me persuader que je dois irriter tes peines pour amener ton soulagement; en vérité je ne te croyais pas si subtil, je ne te croyais pas un Zénon d'Élée, qui se chargerait de prouver également bien le pour et le contre. C'est en vain pourtant que tu voudrais me démontrer que la vérité est un mensonge; encore une fois, je sens et je souffre; je ne puis être pyrhonnienne, lorsque j'ai besoin de repos, et que ton souvenir, ton image, tes lettres viennent me le ravir, lorsque sans toi je jouirais d'un doux calme, d'un sommeil paisible, et que je suis agitée, inquiète, troublée, que je soupire, que je verse des larmes. Soyons sages, Gustave, comme nous avons été vertueux; ne périssons pas au port, notre félicité va jaillir de nos infortunes; nous allons arriver au suprême bonheur par une route hérissée de misères. Tandis que nous la parcourons encore, efforçons-nous d'en adoucir les aspérités; n'ayons pas l'imprudence de la rendre plus insupportable par des lamentations fatigantes.

Je te donne maintes leçons de sagesse, et je voudrais qu'elles me vinssent de toi. Je m'avise même de te gronder... ; ah ! je perds bien mon temps ; n'es-tu pas incorrigible, et ne suis-je pas une radoteuse.

FIN DU SECOND VOLUME.

